Dos couverture

Page de garde blanche

Chronique
Recueil de poésies visuelles et autres senteurs
# des Aurès

René FAGNONI

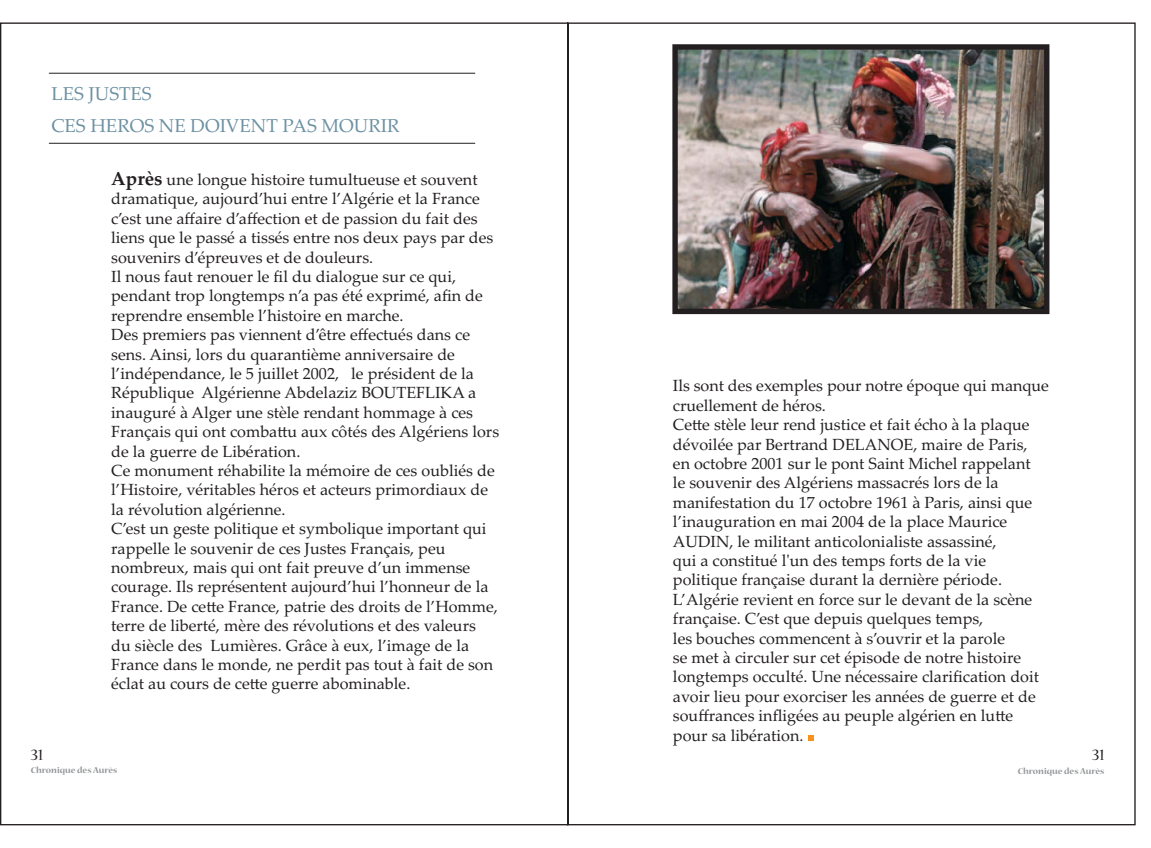
Chronique
Recueil de poésies visuelles et autres senteurs
# des Aurès

Art'Kange
EDITIONS

Pour mon ami Djamel Ait-Gana.
Sa ténacité exemplaire a permis
la réalisation de cet ouvrage.

Remerciements à R. LANCRY,
Y. DUMESNIL et J. BONIN
pour leur participation.

> *" Mais le jour où les peuples*
> *auront compris qui vous*
> *étiez, ils mordront la terre*
> *de chagrin et de remords ;*
> *ils l'arroseront de leurs*
> *larmes et ils vous élèveront*
> *des temples."*
>
> **Vercors**



LES JUSTES
CES HEROS NE DOIVENT PAS MOURIR

Après une longue histoire tumultueuse et souvent dramatique, aujourd'hui entre l'Algérie et la France c'est une affaire d'affection et de passion du fait des liens que le passé a tissés entre nos deux pays par des souvenirs d'épreuves et de douleurs.
Il nous faut renouer le fil du dialogue sur ce qui, pendant trop longtemps n'a pas été exprimé, afin de reprendre ensemble l'histoire en marche.
Des premiers pas viennent d'être effectués dans ce sens. Ainsi, lors du quarantième anniversaire de l'indépendance, le 5 juillet 2002, le président de la République Algérienne Abdelaziz BOUTEFLIKA a inauguré à Alger une stèle rendant hommage à ces Français qui ont combattu aux côtés des Algériens lors de la guerre de Libération.
Ce monument réhabilite la mémoire de ces oubliés de l'Histoire, véritables héros et acteurs primordiaux de la révolution algérienne.
C'est un geste politique et symbolique important qui rappelle le souvenir de ces Justes Français, peu nombreux, mais qui ont fait preuve d'un immense courage. Ils représentent aujourd'hui l'honneur de la France. De cette France, patrie des droits de l'Homme, terre de liberté, mère des révolutions et des valeurs du siècle des Lumières. Grâce à eux, l'image de la France dans le monde, ne perdit pas tout à fait de son éclat au cours de cette guerre abominable.

Ils sont des exemples pour notre époque qui manque cruellement de héros.
Cette stèle leur rend justice et fait écho à la plaque dévoilée par Bertrand DELANOE, maire de Paris, en octobre 2001 sur le pont Saint Michel rappelant le souvenir des Algériens massacrés lors de la manifestation du 17 octobre 1961 à Paris, ainsi que l'inauguration en mai 2004 de la place Maurice AUDIN, le militant anticolonialiste assassiné, qui a constitué l'un des temps forts de la vie politique française durant la dernière période.
L'Algérie revient en force sur le devant de la scène française. C'est que depuis quelques temps, les bouches commencent à s'ouvrir et la parole se met à circuler sur cet épisode de notre histoire longtemps occulté. Une nécessaire clarification doit avoir lieu pour exorciser les années de guerre et de souffrances infligées au peuple algérien en lutte pour sa libération. ■

L'HISTOIRE FINIRA
PAR Y VOIR CLAIR

Non, ni la torture ni les atrocités indicibles commises en Algérie n'étaient inéluctables. Ceux qui les ont perpétrées l'ont fait de leur propre chef, c'est leur responsabilité. Rien ni personne ne saurait le justifier. Il faut le déclarer aujourd'hui, on aurait dû le faire beaucoup plus tôt, même si des voix se sont déjà élevées que peu de monde était prêt à entendre. Un jour viendra peut-être où il faudra juger les coupables de ces crimes innommables. De toute façon, si nous ne savons pas le faire, l'histoire finira par y voir clair et désignera les responsables.
Dans ce lourd passif, il convient de rappeler l'action généreuse et courageuse de cette poignée de Français qui ont su venir en aide au peuple algérien aux pires moments de la colonisation ou lors de sa lutte révolutionnaire. Ces Justes, ni arabes ni berbères, mais cependant profondément Algériens, tels Daniel TIMSIT et Georges RAFINI qui, au nom de l'égalité et de la fraternité de tous les hommes, de leur droit égal à la dignité et à la vie avaient pris place parmi les résistants. Nés dans un monde colonial pétri de racisme, de violence, de haine et de mépris pour les autres, ils avaient eu l'incroyable et impardonnable audace de rejoindre le camp des opprimés et des exploités. De ceux-là on ne parle plus guère aujourd'hui. Pourtant, on leur doit les rapports chaleureux qui unissent encore l'Algérie indépendante à la France. ■

AFIN QUE NUL N'OUBLIE

Une épopée. Il n'est pas d'autre mot pour évoquer le parcours de ces hommes et de ces femmes qui choisirent délibérément de se lancer au péril de leur vie dans le combat du peuple algérien pour son indépendance. Leur grandeur sera d'avoir suivi ce chemin jusqu'au bout, d'être restés fidèles à eux-mêmes, à leurs camarades, à leur engagement et à leur idéal.
C'est là une héroïque et fantastique aventure, que, depuis plus de quarante ans, pour des raisons diverses , l'histoire "officielle" aura tenté d'effacer des mémoires.
Pourtant l'immense majorité du peuple algérien a salué en eux des frères de lutte exemplaires au courage exceptionnel. A ces hommes et ces femmes qui ont su vivre et mourir pour leur idéal avec tant de simplicité et de grandeur, nous leur devons bien cette fraternelle et chaleureuse affection qui les sortira de la nuit de l'oubli où l'on voulait les ensevelir une seconde fois.
On ne peut s'empêcher d'évoquer ici la mémoire de tous ces Français engagés aux côtés des combattants Algériens, qui furent bien plus que les 121 du fameux Manifeste signé avec J.P. SARTRE. Leur attitude courageuse témoigne de ce pourquoi tant d'hommes et de femmes, philosophes de renom ou citoyens de base, ont témoigné au péril de leur vie.

Ce sont des disciples de MONTESQUIEU, de VOLTAIRE et de Jean-Jacques ROUSSEAU, ces jeunes Français qui, d'une façon ou d'une autre, ont dit non à une guerre injuste. Il faut rappeler les grandes figures du docteur Pierre CHAULET, Christian Buono, André MANDOUZE, Fernand IVETON, Maurice AUDIN, Henri ALLEG et Maurice LABAN, le Biskri, brave entre les braves, qui parlait l'Arabe comme une mosquée et sera tué les armes à la main avec l'aspirant MAILLOT dans l'Ouarsenis, en juin 1956.
Et tous les autres, connus et anonymes qui ont contribué à écrire l'histoire de l'Algérie indépendante. Malgré tous les efforts faits pour les chasser de l'histoire commune de la France et de l'Algérie, ces Justes laisseront dans nos mémoires leur trace incandescente et un message ineffaçable.
Les femmes aussi, héroïnes de la guerre de Libération. Tels les destins entrecroisés et tragiques de ces deux jeunes infirmières de l'A.L.N. dont le nom reste attaché à la région des Aurès.
L'une, Algérienne native de Mérouana, ZIZA Massika combattante intrépide, tuée à 25 ans lors d'un bombardement à Collo en petite KABYLIE, en septembre 1959, près de l'hôpital dont elle était responsable. L'autre Française et Algéroise, Raymonde PESCHARD, arrêtée le 26 novembre 1957 à Draâ Errih (Medjana) où elle fut torturée et massacrée délibérément par les bourreaux colonialistes.
Toutes deux se connaissaient et symbolisent, comme dans une tragédie antique, le combat de celles et de ceux qui sacrifièrent tout à leur idéal de justice et de liberté.

Afin que nul n'oublie la grandeur de leur sacrifice, il est important aujourd'hui que certains racontent ce qu'ont fait ces femmes et ces hommes, le souvenir de leurs actions héroïques, afin que cela ne meurt jamais et ne s'efface de la mémoire avec le temps.
Mais le meilleur hommage ne leur a-t-il pas été rendu par l'histoire elle même ?
Nombreux sont ceux qui, des deux côtés de la Méditerranée pensaient l'indépendance de l'Algérie irréalisable, la pensaient impensable! L'Algérie était tellement intégrée à la France coloniale, elle y tenait comme à la prunelle de ses yeux. Cette France dont la puissance était si grande qu'elle pouvait décourager n'importe quelle volonté de lui résister.
Et pourtant il y eut 1962 et l'avènement de l'indépendance de l'Algérie. ■

REVENIR

Tout finit par arriver dans une vie d'homme.
Y compris le souhait toujours renouvelé de revenir sur cette terre d'Algérie si attachante, quittée une quarantaine d'années auparavant dans le fracas de la guerre.
Bien du temps a passé depuis et l'on garde au fond de soi le vif désir de retrouver les personnes et cette part de mystère laissée derrière soi dans le bled.
Et puis un jour, à force de l'avoir désiré, le déclic se produit : mon retour sur le sol Algérien à l'invitation de l'UNJA pour le 15e Festival international de la jeunesse en août 2001 dans l'allégresse du rassemblement des jeunes du monde entier qui ont sensiblement l'âge que j'avais en posant le pied pour la première fois sur le sol algérien. Flot d'émotions considérables. ■

LE 2e BATAILLON DU 7e R.T.A.

C'est une longue histoire que celle qui a transformé l'anxiété de mon premier départ pour l'Algérie en cette joie du retour bien des années plus tard.
Le gouvernement de l'époque avait sans doute cru me jouer un bon tour en brisant une fois pour toutes mes positions anticolonialistes par une mesure disciplinaire assez exceptionnelle : mon envoi direct sur le terrain dès le premier jour d'incorporation dans une unité de pointe, le 7e Régiment de Tirailleurs Algériens, stationné dans les Aurès.
Après les premières semaines un peu difficiles et déstabilisantes dans cet univers ô combien différent de celui que je venais de quitter, peu à peu j'éprouvais la sensation de découvrir un monde nouveau, une civilisation différente, au contact direct de mes camarades jeunes appelés musulmans, incorporés de force tout comme moi sous les drapeaux pour une durée de 27 mois. Et puis aussi la rencontre avec la fière population des Aurès, cette région belle et farouche où j'ai appris à connaître et à aimer l'Algérie, au coeur même de la patrie des Fils de la Toussaint 1954.
Ce fut la découverte d'un monde envoûtant et surtout la compassion et l'attachement pour les plus humbles, les plus démunis, ces habitants que des années de présence coloniale laissaient dans la misère et le dénuement auxquels venaient s'ajouter le fardeau de l'oppression militaire.

Ziza Ali,
père de Massika

Lors de mon affectation au 2e Bataillon du 7e R.T.A. à Mac Mahon-Aïn Touta, début d'un long périple dans la région de Batna, cantonné dans des tâches administratives, par bonheur, je n'ai jamais été confronté à un engagement avec les maquisards algériens.
Au fil des mois, se sont noués des liens fraternels dans ce contexte pourtant hostile où chaque sourire, chaque main tendue, trouvaient un écho et une dimension autrement plus importante que dans la grisaille de la routine quotidienne de nos villes.
Peu à peu s'est opérée cette mutation fondamentale d'une aventure militaire rejetée de tout mon être en une expérience humaine positive.
Je songe ainsi à mon vieil ami TAHRI Rabah vétéran des campagnes d'Italie à Monte Cassino et d'Indochine, qui veillait sur moi comme sur son propre fils. Et puis aussi cet autre ami, ZIZA Ali, modeste employé de la commune mixte de Corneille - Mérouana, père de deux fils engagés dans le FLN, dont j'ai appris, seulement lors de mon retour en Algérie qu'il avait eu aussi une fille, héroïne de la révolution algérienne, ZIZA Massika, qui a donné son nom à plusieurs établissements publics dans la zone comprise entre Batna et Sétif d'où elle était issue. ■

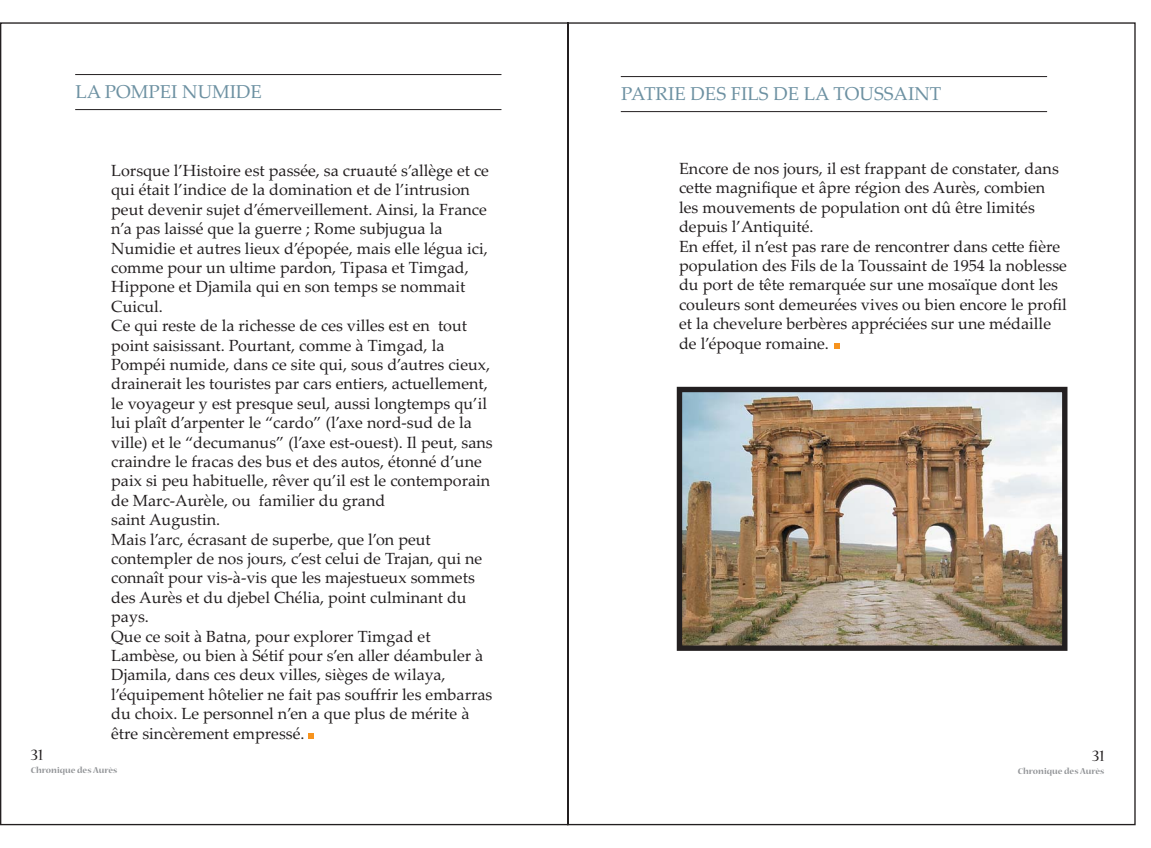
EDIFIER L'AVENIR

Il n'empêche que c'est un pays totalement démantelé qui accède à son indépendance en 1962. La majeure partie de ses cadres valeureux sont tombés durant les longues années de guerre et, par-dessus tout, la sauvagerie et le vandalisme de l'OAS, mettant un point final à 130 années de présence coloniale, laissent l'Algérie saignée à blanc dans un état d'analphabétisation quasi générale. Malgré cet holocauste, sans une plainte, le peuple algérien s'est mis à la tâche en se tournant vers l'avenir.
Ceux qui sur le terrain ont pu juger de l'indomptable courage de ce peuple luttant sur les pentes arides des djebels brûlés par la fournaise des combats sans merci et du soleil impitoyable savent que ce peuple-là, au bout du compte, ne se laissera pas frustrer d'une victoire historique qu'il a si douloureusement arrachée.
Qu'on se souvienne encore que c'est ce peuple en guenilles, disposant d'armes souvent dérisoires, qui a osé défier l'une des plus puissantes armées du monde.
Ce passé glorieux montre bien la maturité politique et le courage dont le peuple algérien a su faire preuve pour aboutir le 5 juillet 1962 à son indépendance.

C'est le meilleur gage de confiance en l'avenir pour que, malgré les difficultés qui restent à surmonter, l'Algérie puise au fond d'elle-même l'énergie dont elle a déjà su faire preuve afin de poursuivre sa marche vers le progrès.
Que l'apparition au large, par une matinée radieuse, de ses montagnes bleutées, n'étreigne plus d'une sourde angoisse le voyageur de l'avenir comme ces jeunes appelés du contingent qu'on envoyait là-bas mener une guerre fratricide dont ils n'avaient pas voulu.
Dans sa grande sagesse, le peuple algérien n'a jamais confondu la poignée de mercenaires au service de la guerre coloniale avec la majorité de la nation française si attentive à cette terre de l'autre rive de la Méditerranée.
Au-delà de la douleur vive encore sensible, faisons le choix de mettre en lumière cette relation forte qui lie nos deux sociétés. Qui sait même, si les épreuves endurées n'auront pas aidé nos peuples à mieux comprendre qu'ils sont faits non pour se combattre, mais pour marcher fraternellement ensemble sur la route de la civilisation. ■

Djazaïr,
fleuron de la Méditerranée

Et si le rêve d'une Algérie enfin sereine et pacifiée devenait réalité à l'horizon de cette décennie...
De combien de fées bienveillantes l'Algérie n'a-t-elle pas été entourée à sa naissance lorsque la hantaient encore le léopard et le lion, lorsqu'elle n'était encore à personne ?
Combien de pays peuvent se targuer, comme l'Algérie, de posséder un sous-sol dont la richesse est loin de se borner au pétrole et au gaz - même s'ils constituent une manne exceptionnelle -, un sol qui en tant d'endroits ne demande qu'à produire. Cette terre promise pour y abriter à perte de vue des champs de céréales à la chevelure dorée ondulant sous le vent, des vergers gorgés de fruits au goût originel encore intact, des vignobles chargés de grappes vermeilles, et des pâturages appelant des troupeaux comme aux premiers matins du monde.
Enfin pour orner cette terre dont la variété géographique recèle une infinité de paysages grandioses à couper le souffle, il existe une abondance de monuments de nature à faire affluer le voyageur et rendre fier le peuple qui les abrite. ■

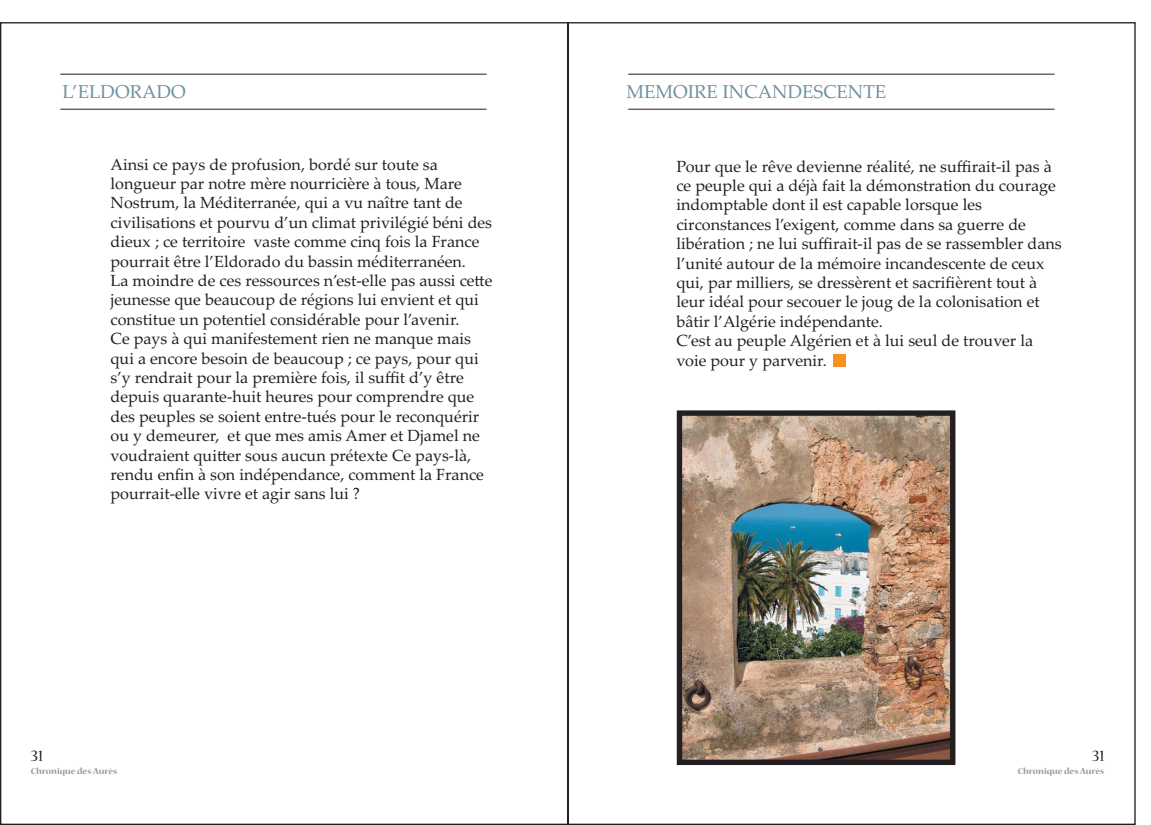


LA POMPEI NUMIDE

Lorsque l'Histoire est passée, sa cruauté s'allège et ce qui était l'indice de la domination et de l'intrusion peut devenir sujet d'émerveillement. Ainsi, la France n'a pas laissé que la guerre ; Rome subjugua la Numidie et autres lieux d'épopée, mais elle légua ici, comme pour un ultime pardon, Tipasa et Timgad, Hippone et Djamila qui en son temps se nommait Cuicul.
Ce qui reste de la richesse de ces villes est en tout point saisissant. Pourtant, comme à Timgad, la Pompéi numide, dans ce site qui, sous d'autres cieux, drainerait les touristes par cars entiers, actuellement, le voyageur y est presque seul, aussi longtemps qu'il lui plaît d'arpenter le "cardo" (l'axe nord-sud de la ville) et le "decumanus" (l'axe est-ouest). Il peut, sans craindre le fracas des bus et des autos, étonné d'une paix si peu habituelle, rêver qu'il est le contemporain de Marc-Aurèle, ou familier du grand saint Augustin.
Mais l'arc, écrasant de superbe, que l'on peut contempler de nos jours, c'est celui de Trajan, qui ne connaît pour vis-à-vis que les majestueux sommets des Aurès et du djebel Chélia, point culminant du pays.
Que ce soit à Batna, pour explorer Timgad et Lambèse, ou bien à Sétif pour s'en aller déambuler à Djamila, dans ces deux villes, sièges de wilaya, l'équipement hôtelier ne fait pas souffrir les embarras du choix. Le personnel n'en a que plus de mérite à être sincèrement empressé. ■

PATRIE DES FILS DE LA TOUSSAINT

Encore de nos jours, il est frappant de constater, dans cette magnifique et âpre région des Aurès, combien les mouvements de population ont dû être limités depuis l'Antiquité.
En effet, il n'est pas rare de rencontrer dans cette fière population des Fils de la Toussaint de 1954 la noblesse du port de tête remarquée sur une mosaïque dont les couleurs sont demeurées vives ou bien encore le profil et la chevelure berbères appréciées sur une médaille de l'époque romaine. ■

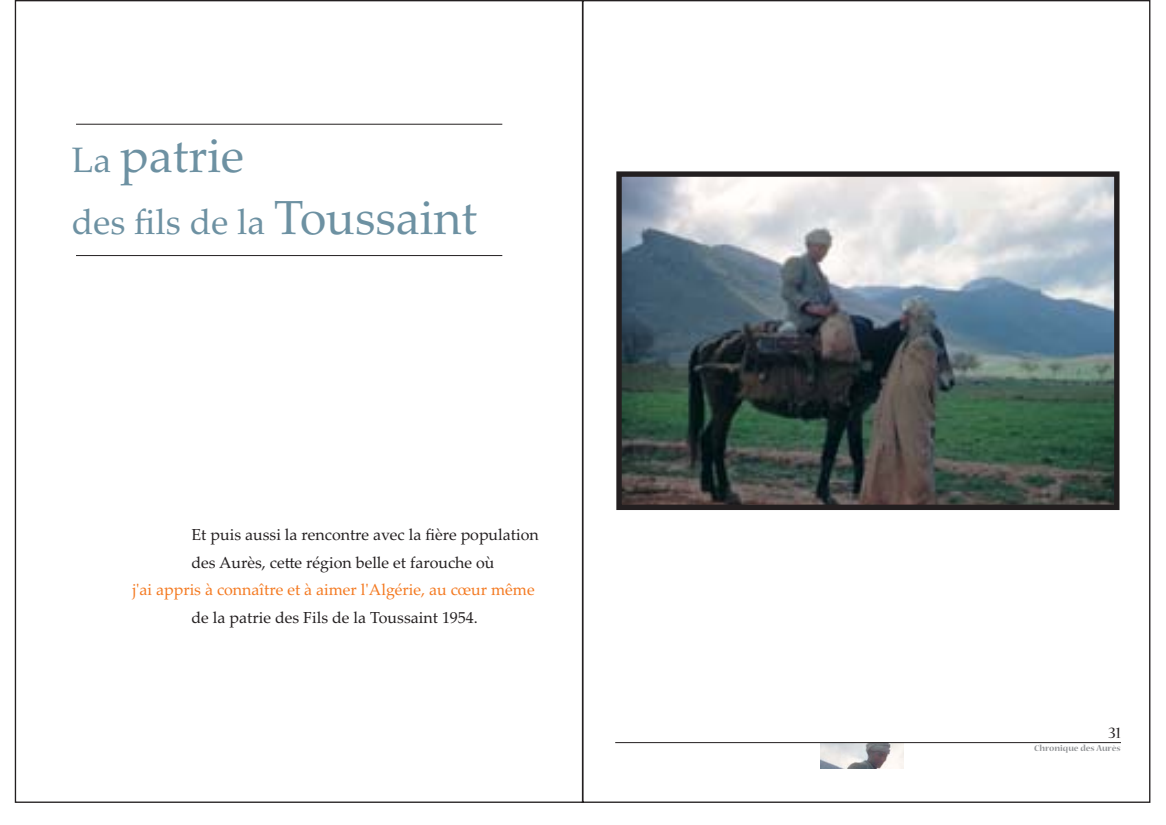


L'ELDORADO

Ainsi ce pays de profusion, bordé sur toute sa longueur par notre mère nourricière à tous, Mare Nostrum, la Méditerranée, qui a vu naître tant de civilisations et pourvu d'un climat privilégié béni des dieux ; ce territoire vaste comme cinq fois la France pourrait être l'Eldorado du bassin méditerranéen.
La moindre de ces ressources n'est-elle pas aussi cette jeunesse que beaucoup de régions lui envient et qui constitue un potentiel considérable pour l'avenir.
Ce pays à qui manifestement rien ne manque mais qui a encore besoin de beaucoup ; ce pays, pour qui s'y rendrait pour la première fois, il suffit d'y être depuis quarante-huit heures pour comprendre que des peuples se soient entre-tués pour le reconquérir ou y demeurer, et que mes amis Amer et Djamel ne voudraient quitter sous aucun prétexte Ce pays-là, rendu enfin à son indépendance, comment la France pourrait-elle vivre et agir sans lui ?

MEMOIRE INCANDESCENTE

Pour que le rêve devienne réalité, ne suffirait-il pas à ce peuple qui a déjà fait la démonstration du courage indomptable dont il est capable lorsque les circonstances l'exigent, comme dans sa guerre de libération ; ne lui suffirait-il pas de se rassembler dans l'unité autour de la mémoire incandescente de ceux qui, par milliers, se dressèrent et sacrifièrent tout à leur idéal pour secouer le joug de la colonisation et bâtir l'Algérie indépendante.
C'est au peuple Algérien et à lui seul de trouver la voie pour y parvenir. ■



La patrie
des fils de la Toussaint

Et puis aussi la rencontre avec la fière population
des Aurès, cette région belle et farouche où
j'ai appris à connaître et à aimer l'Algérie, au cœur même
de la patrie des Fils de la Toussaint 1954.

Encore de nos jours,
il est frappant de constater, dans cette magnifique
et âpre région des Aurès, combien les mouvements
de population ont dû être limités depuis l'Antiquité.

Un monde nouveau et envoûtant,
une civilisation différente.

Depuis quelque temps, les bouches commencent
à s'ouvrir et la parole se met à circuler sur cet
épisode de notre histoire longtemps occulté.

Ces habitants que des années de présence coloniale
laissaient dans la misère et le dénuement,
auxquels venaient s'ajouter le fardeau
de l'oppression coloniale.

C'est le meilleur gage de confiance en l'avenir
pour que, malgré les difficultés qui restent à
surmonter, l'Algérie puise au fond d'elle même
l'énergie dont elle a déjà su faire preuve afin
de poursuivre sa marche vers le progrès.

Qu'on se souvienne encore que c'est
ce peuple en guenilles, disposant d'armes
souvent dérisoires, qui a osé défier l'une
des plus puissantes armées du monde.

Malgré cet holocauste,
sans une plainte,
le peuple algérien s'est mis
à la tâche en se tournant
vers l'avenir.

Mais le meilleur hommage ne leur a-t-il pas
été rendu par l'histoire elle-même ?
Nombreux sont ceux qui, des deux côtés
de la Méditerranée, pensaient l'indépendance de
l'Algérie irréalisable, la pensaient impensable !

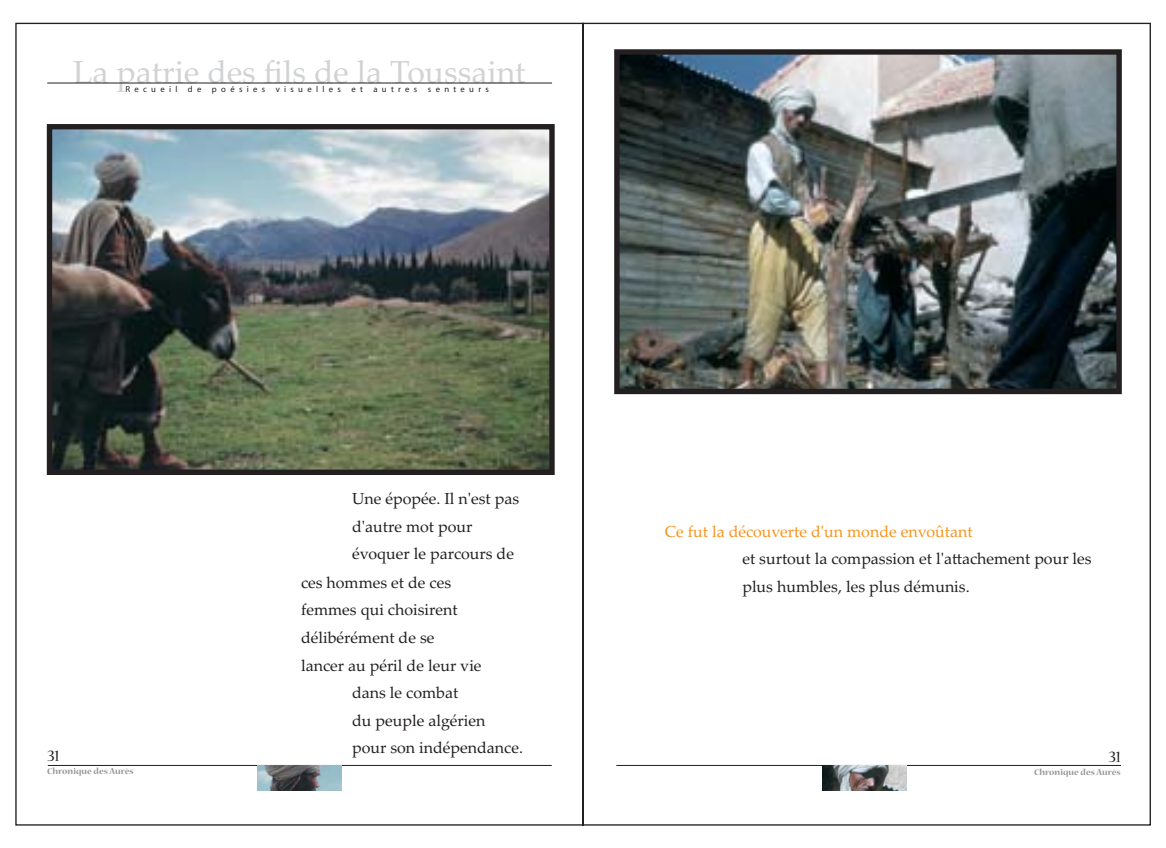
Et puis aussi cet autre ami, Ziza Ali, modeste employé de la commune
mixte de Corneille (Mérouana), père de deux fils engagés dans le FLN,
dont j'ai appris, seulement l'an dernier lors de mon retour en Algérie,
qu'il avait eu aussi une fille, héroïne de la Révolution algérienne,
Ziza Massika, qui a donné son nom à plusieurs
établissements publics dans la zone comprise
entre Batna et Sétif d'où elle était issue.

Le marché de Corneille-Merouana, **hiver 1959**

C'est dans cette
région des Aurès, près de Batna,
que j'ai appris à aimer l'Algérie
et ses habitants avec lesquels
j'ai noué des liens très forts.

C'est au peuple algérien et à lui seul de
trouver la voie pour y parvenir. ›

Dans sa grande sagesse, le peuple algérien n'a
jamais confondu la poignée de mercenaires au
service de la guerre coloniale avec la majorité
de la nation française si attentive à cette terre
de l'autre rive de la Méditerranée.

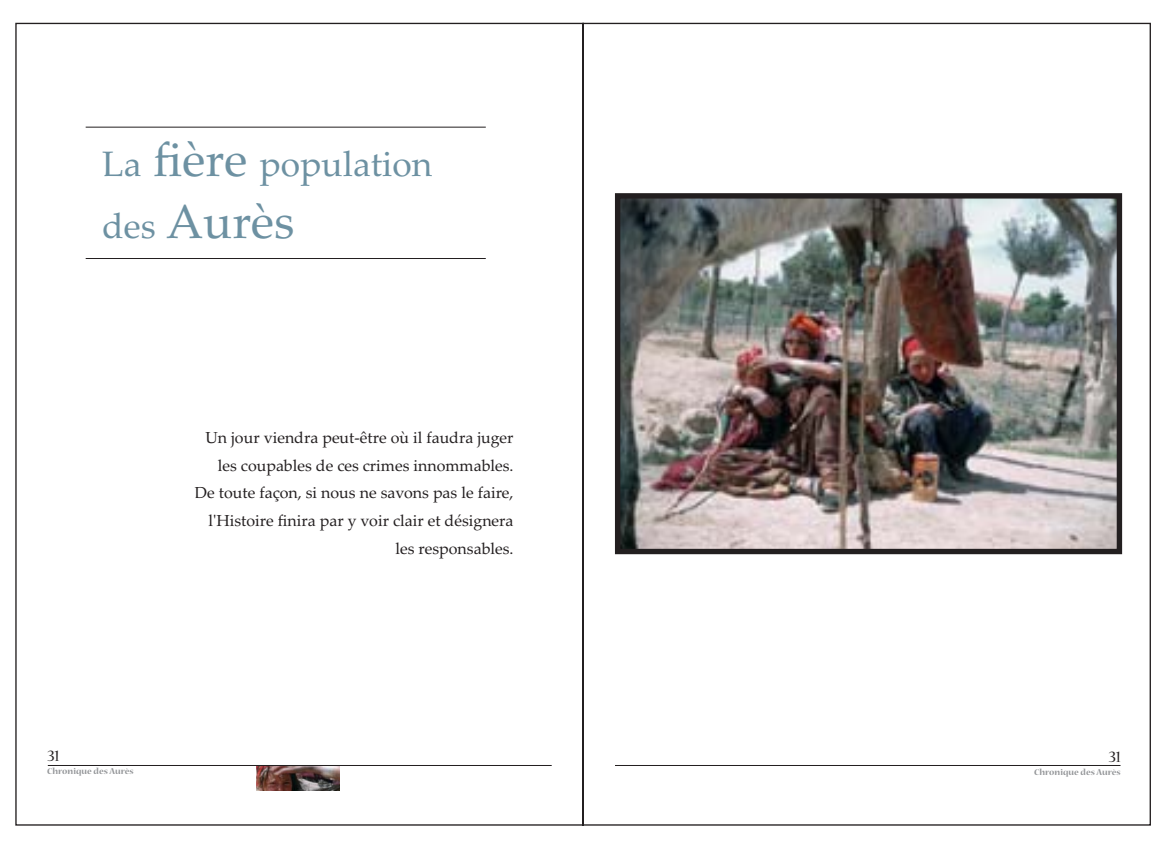


Une épopée. Il n'est pas
d'autre mot pour
évoquer le parcours de
ces hommes et de ces
femmes qui choisirent
délibérément de se
lancer au péril de leur vie
dans le combat
du peuple algérien
pour son indépendance.

Ce fut la découverte d'un monde envoûtant
et surtout la compassion et l'attachement pour les
plus humbles, les plus démunis.

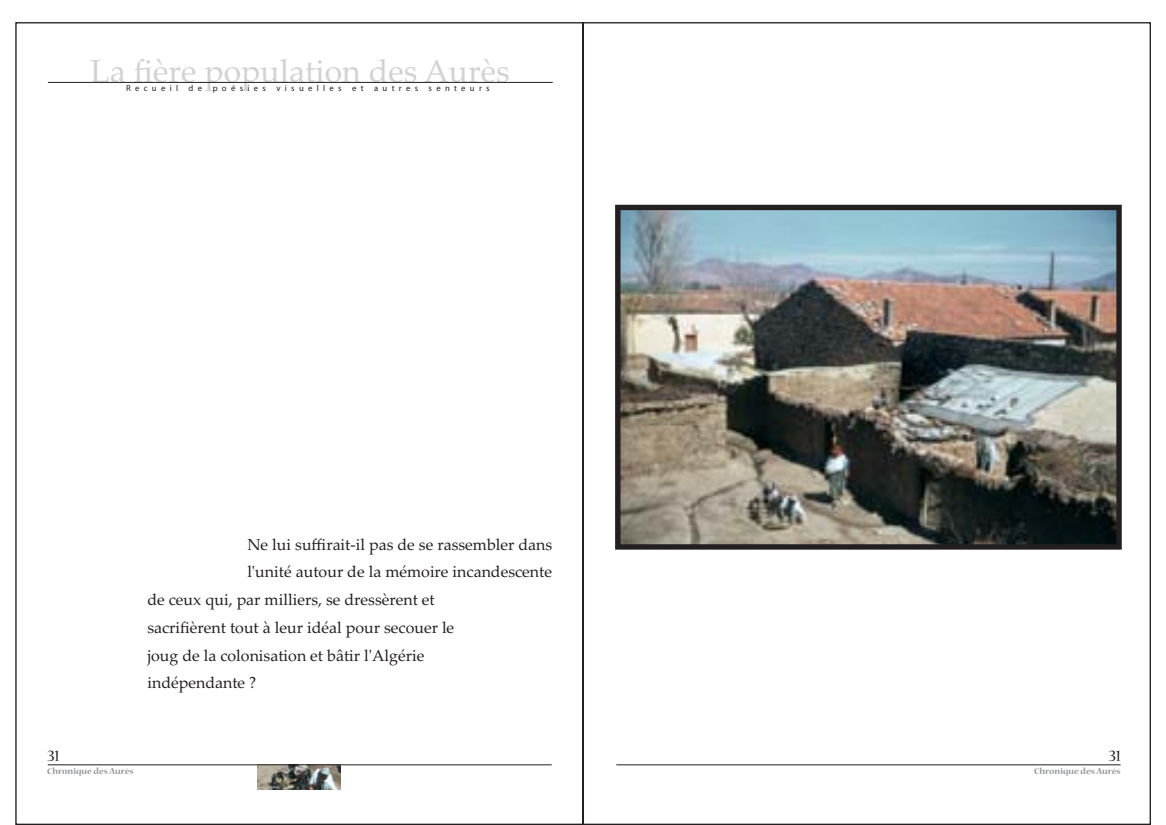
Au fil des mois,
se sont noués
des liens
fraternels dans ce
contexte pourtant
hostile où
chaque sourire,
chaque main
tendue trouvaient
un écho et une
dimension
autrement plus
importante que
dans la grisaille
de la routine
quotidienne
de nos villes.

Combien de pays
peuvent se targuer,
comme l'Algérie,
de posséder un sous-sol
dont la richesse est
loin de se borner au
pétrole et au gaz
- même s'ils constituent
une manne
exceptionnelle -,
un sol qui en
tant d'endroits ne
demande qu'à produire.



La fière population
des Aurès

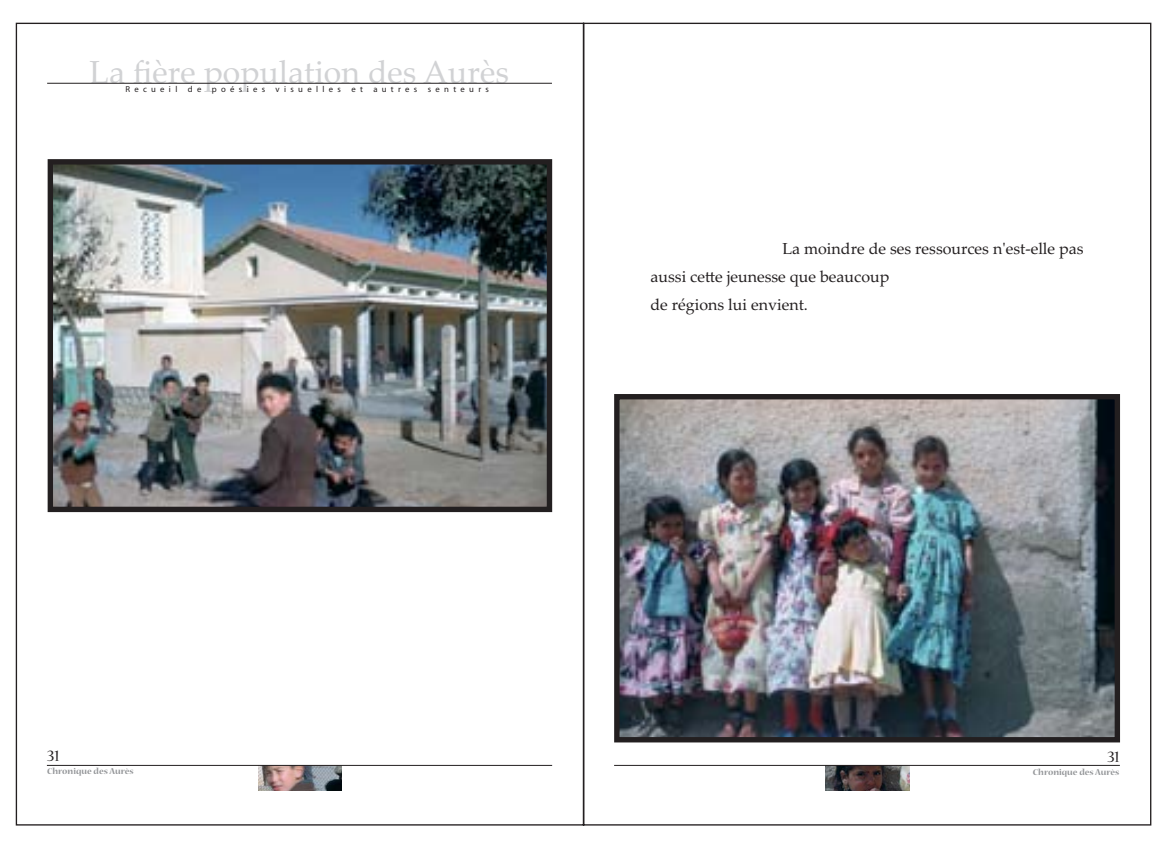
Un jour viendra peut-être où il faudra juger
les coupables de ces crimes innommables.
De toute façon, si nous ne savons pas le faire,
l'Histoire finira par y voir clair et désignera
les responsables.



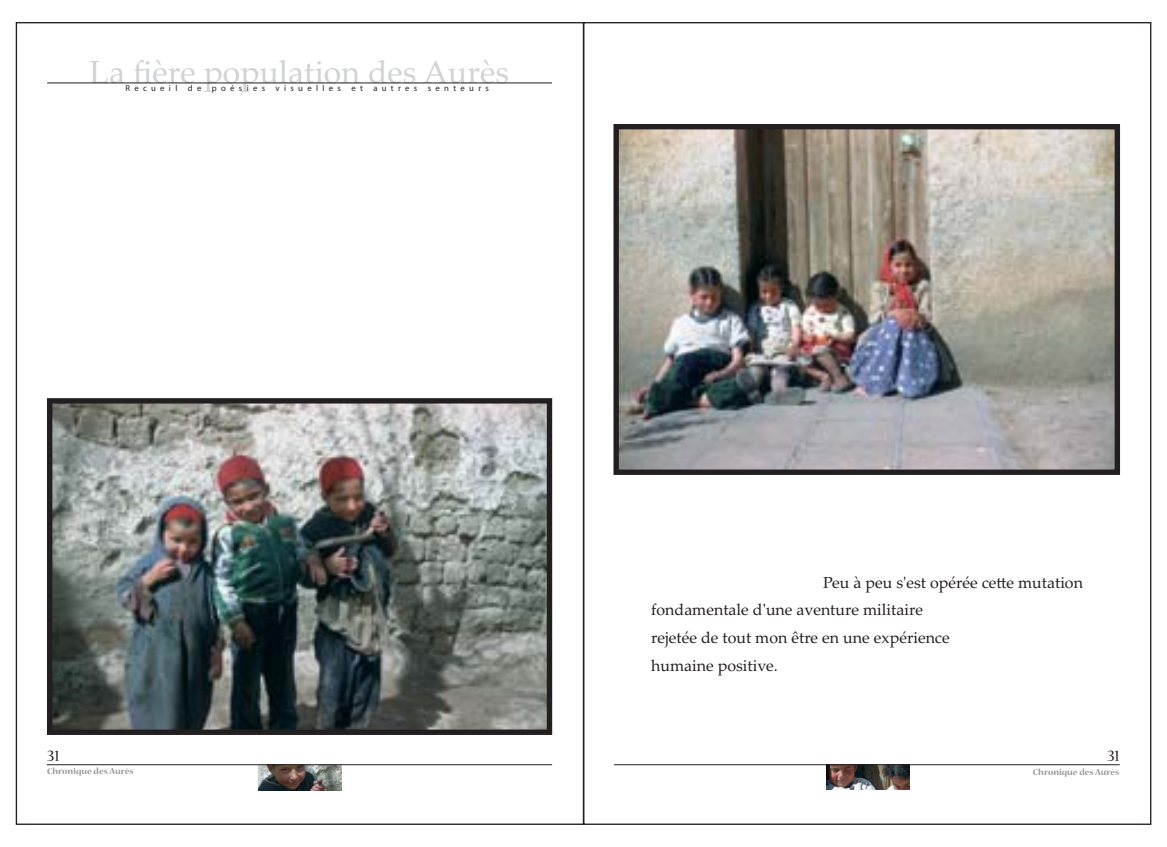
Ne lui suffirait-il pas de se rassembler dans
l'unité autour de la mémoire incandescente
de ceux qui, par milliers, se dressèrent et
sacrifièrent tout à leur idéal pour secouer le
joug de la colonisation et bâtir l'Algérie
indépendante ?

Les femmes aussi, héroïnes de la guerre de
Libération. Tels les destins entrecroisés et
tragiques de ces deux jeunes infirmières de l'ALN
dont le nom reste attaché à la région des Aurès.
L'une, Algérienne native de Mérouana,
Ziza Massika combattante intrépide, tuée à
25 ans lors d'un bombardement à Collo en Petite
Kabylie, en septembre 1959, près de l'hôpital
dont elle était responsable. L'autre Française et
Algéroise, Raymonde Peschard, arrêtée
le 26 novembre 1957 à Draâ Errih (Medjana) où elle
fut torturée et massacrée délibérément par les
bourreaux colonialistes. Toutes deux se
connaissaient et symbolisent, comme dans
une tragédie antique, le combat de celles et de
ceux qui sacrifièrent tout à leur idéal de justice
et de liberté.

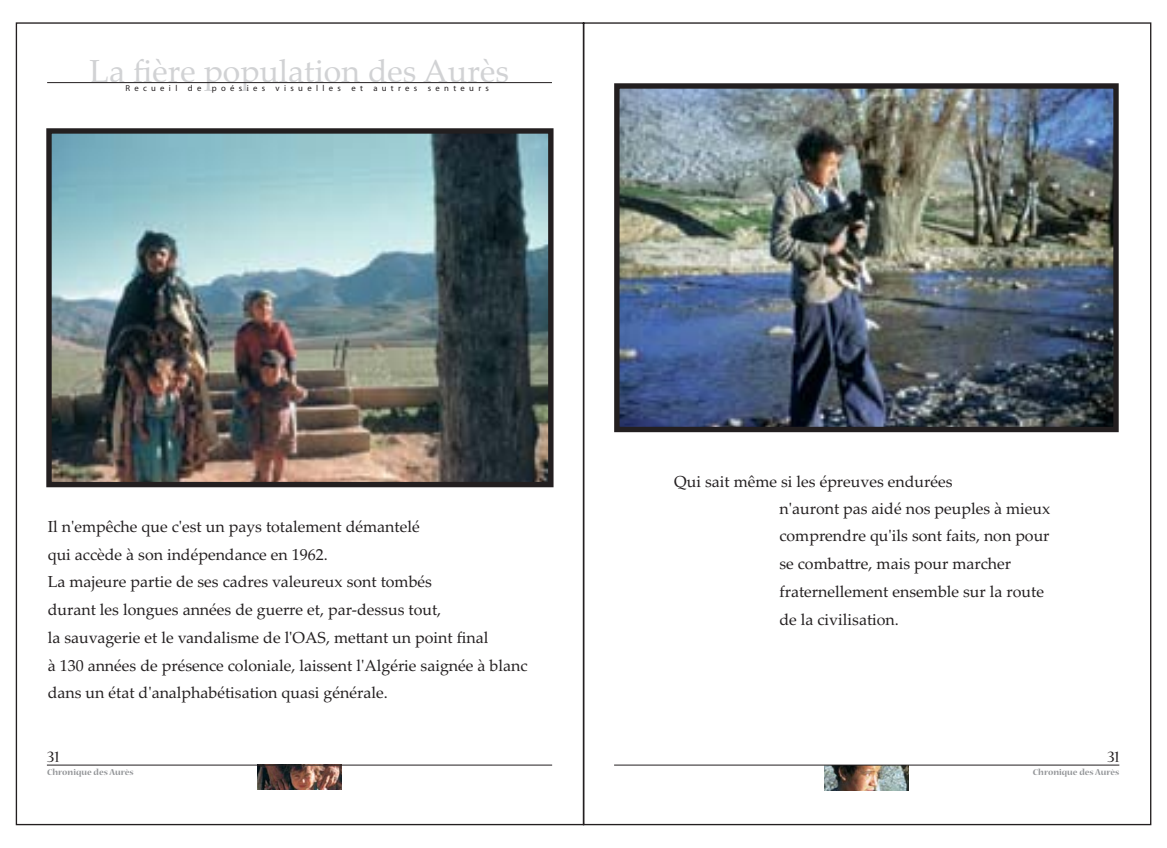
En effet, il n'est pas rare de rencontrer
dans cette fière population des fils de la
Toussaint de 1954 la noblesse du port de tête
remarquée sur une mosaïque dont les couleurs
sont demeurées vives, ou bien encore le
profil et la chevelure berbères appréciés sur
une médaille de l'époque romaine.



La moindre de ses ressources n'est-elle pas
aussi cette jeunesse que beaucoup
de régions lui envient.



Peu à peu s'est opérée cette mutation
fondamentale d'une aventure militaire
rejetée de tout mon être en une expérience
humaine positive.

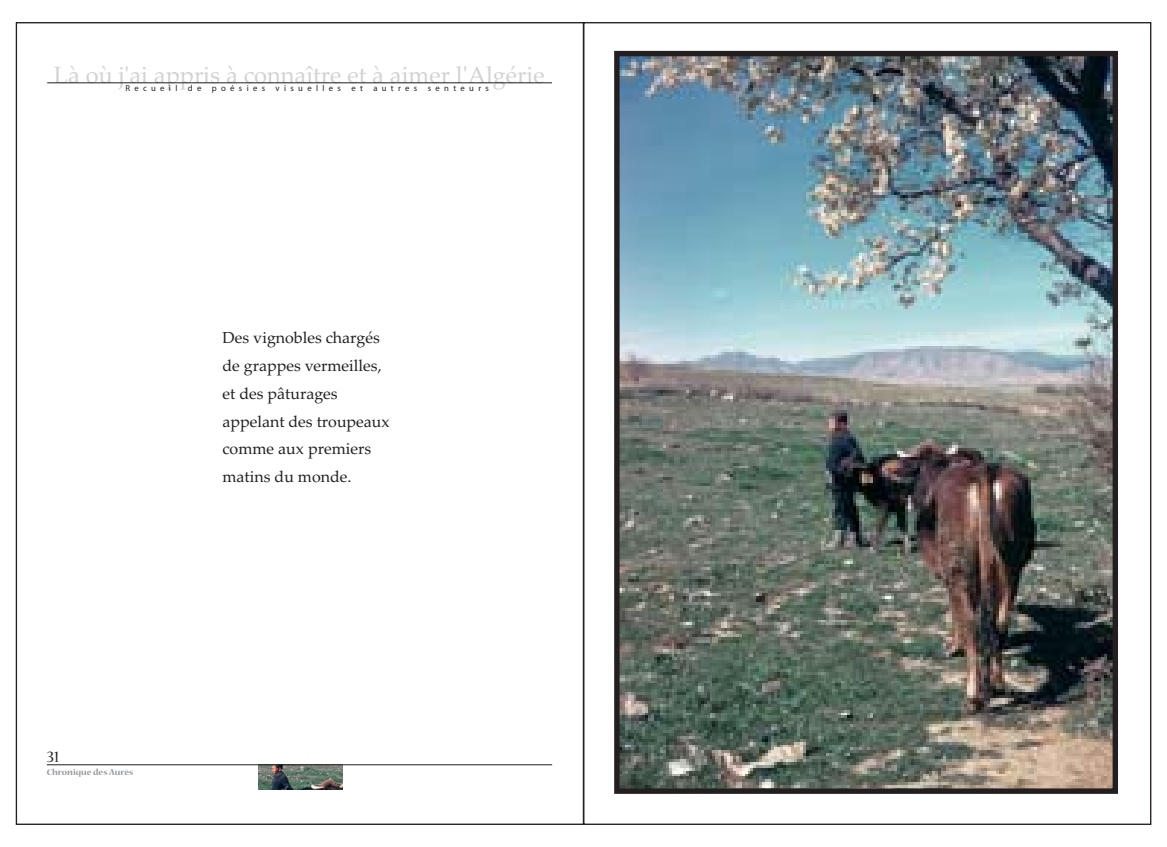


Il n'empêche que c'est un pays totalement démantelé
qui accède à son indépendance en 1962.
La majeure partie de ses cadres valeureux sont tombés
durant les longues années de guerre et, par-dessus tout,
la sauvagerie et le vandalisme de l'OAS, mettant un point final
à 130 années de présence coloniale, laissent l'Algérie saignée à blanc
dans un état d'analphabétisation quasi générale.

Qui sait même si les épreuves endurées
n'auront pas aidé nos peuples à mieux
comprendre qu'ils sont faits, non pour
se combattre, mais pour marcher
fraternellement ensemble sur la route
de la civilisation.

Là où j'ai appris
à connaître et à
aimer l'Algérie

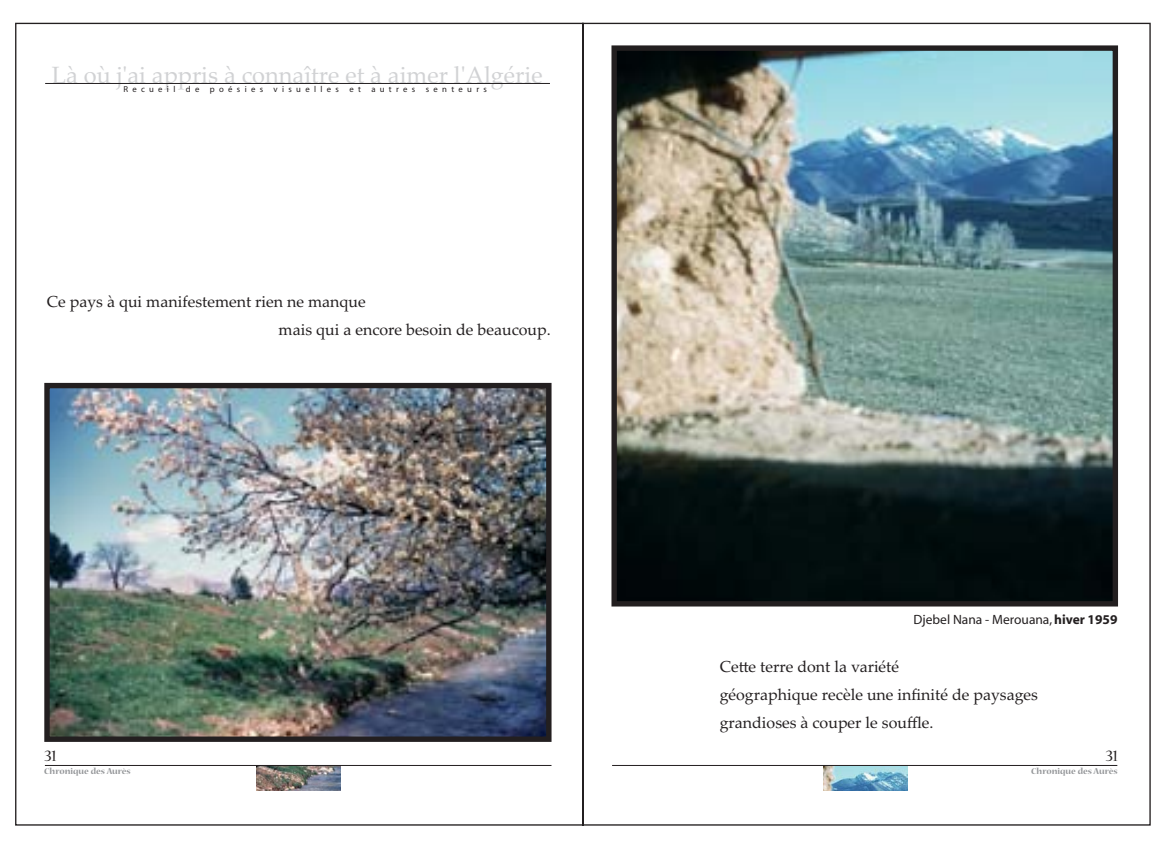
Et si le rêve d'une
Algérie enfin sereine
et pacifiée devenait
réalité à l'horizon
de cette décennie…



Des vignobles chargés
de grappes vermeilles,
et des pâturages
appelant des troupeaux
comme aux premiers
matins du monde.

Cette terre promise pour y abriter
à perte de vue des champs de céréales
à la chevelure dorée ondulant sous le vent.

Bien du temps a passé depuis et l'on garde
au fond de soi le vif désir de retrouver les
personnes et cette part de mystère laissée
derrière soi dans le bled.



Ce pays à qui manifestement rien ne manque
mais qui a encore besoin de beaucoup.

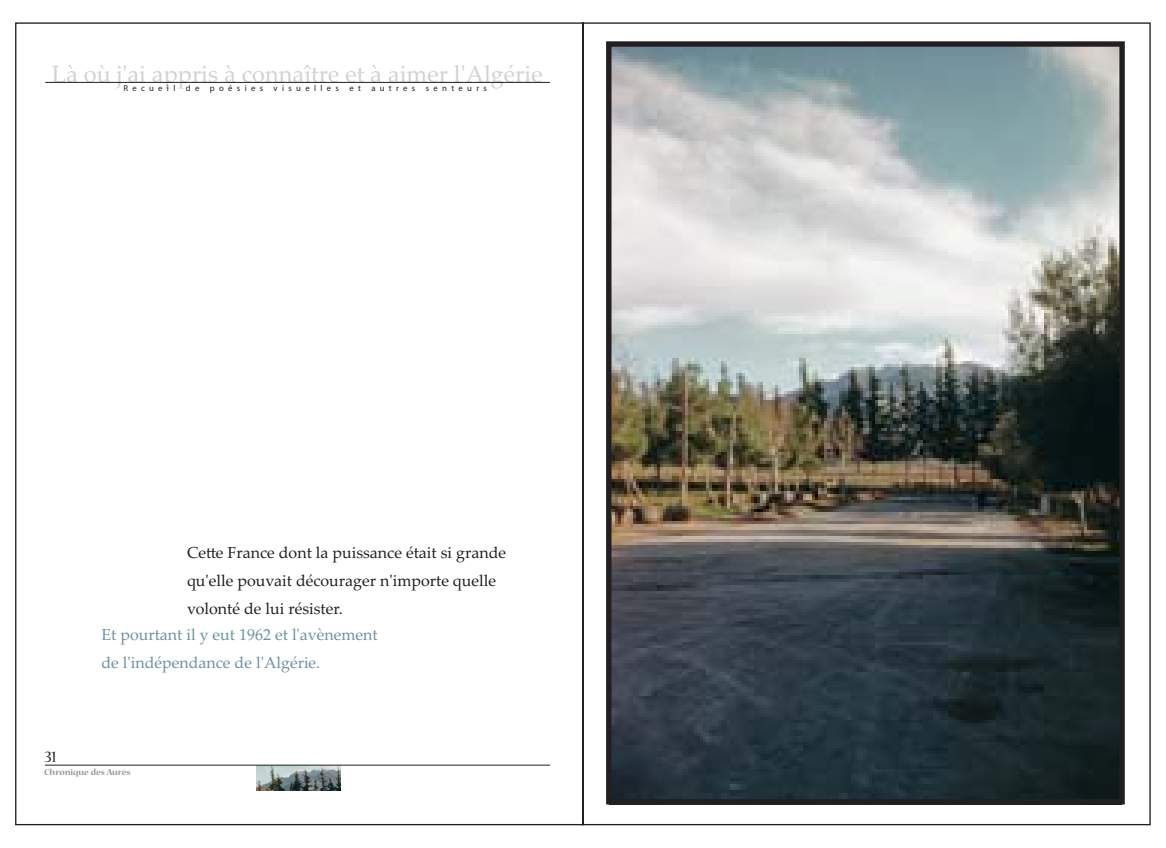
Djebel Nana - Merouana, **hiver 1959**

Cette terre dont la variété
géographique recèle une infinité de paysages
grandioses à couper le souffle.

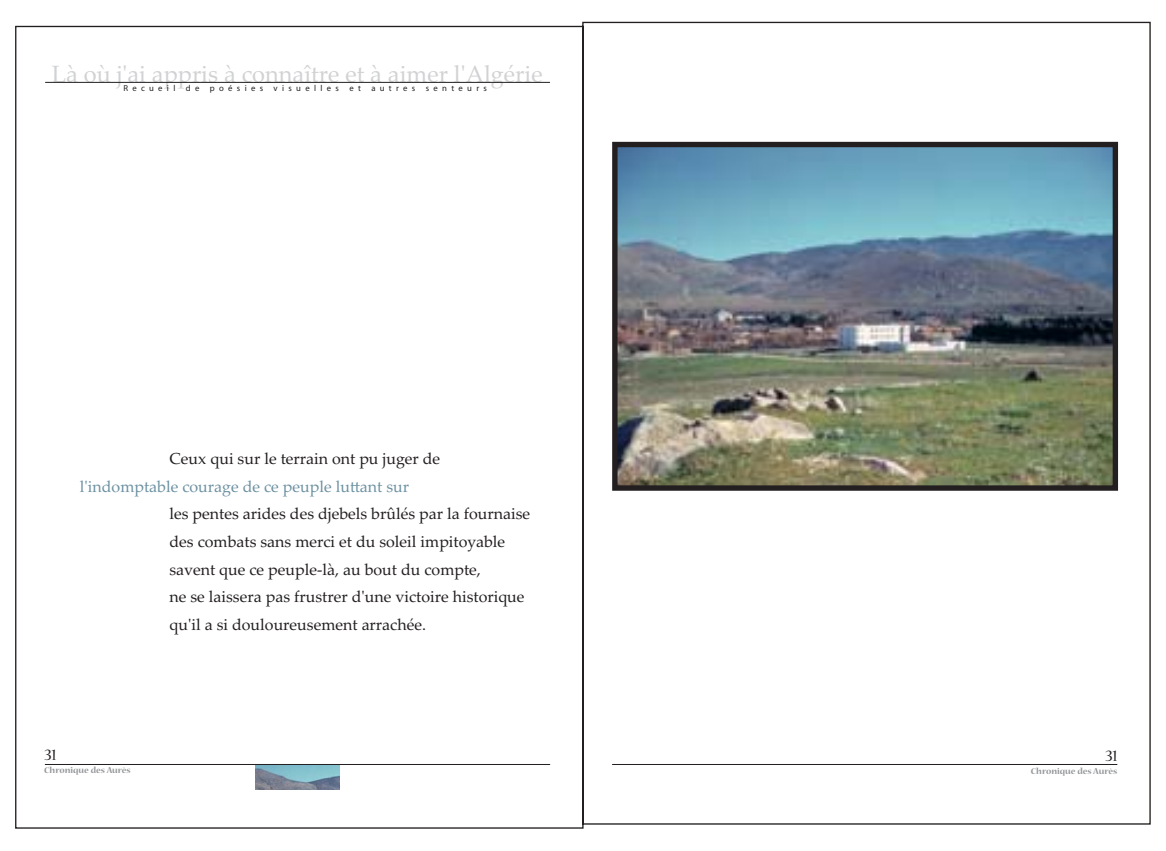
Constantine, le pont sur les gorges du Rummel. **Printemps 1959**

Au-delà de la douleur vive encore sensible,
faisons le choix de mettre en lumière cette
relation forte qui lie nos deux sociétés.

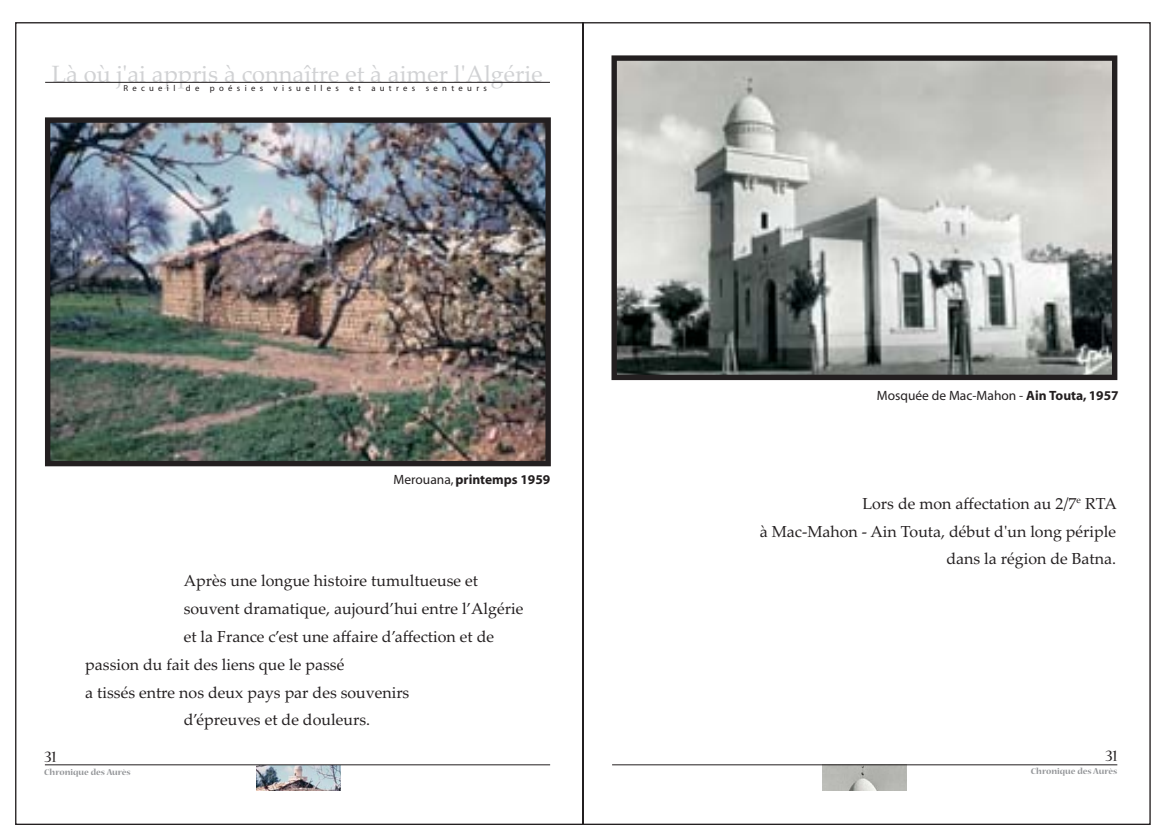
Ce pays-là, rendu enfin à son indépendance,
comment la France pourrait-elle vivre et agir sans lui ?



Cette France dont la puissance était si grande
qu'elle pouvait décourager n'importe quelle
volonté de lui résister.
Et pourtant il y eut 1962 et l'avènement
de l'indépendance de l'Algérie.



Ceux qui sur le terrain ont pu juger de
l'indomptable courage de ce peuple luttant sur
les pentes arides des djebels brûlés par la fournaise
des combats sans merci et du soleil impitoyable
savent que ce peuple-là, au bout du compte,
ne se laissera pas frustrer d'une victoire historique
qu'il a si douloureusement arrachée.

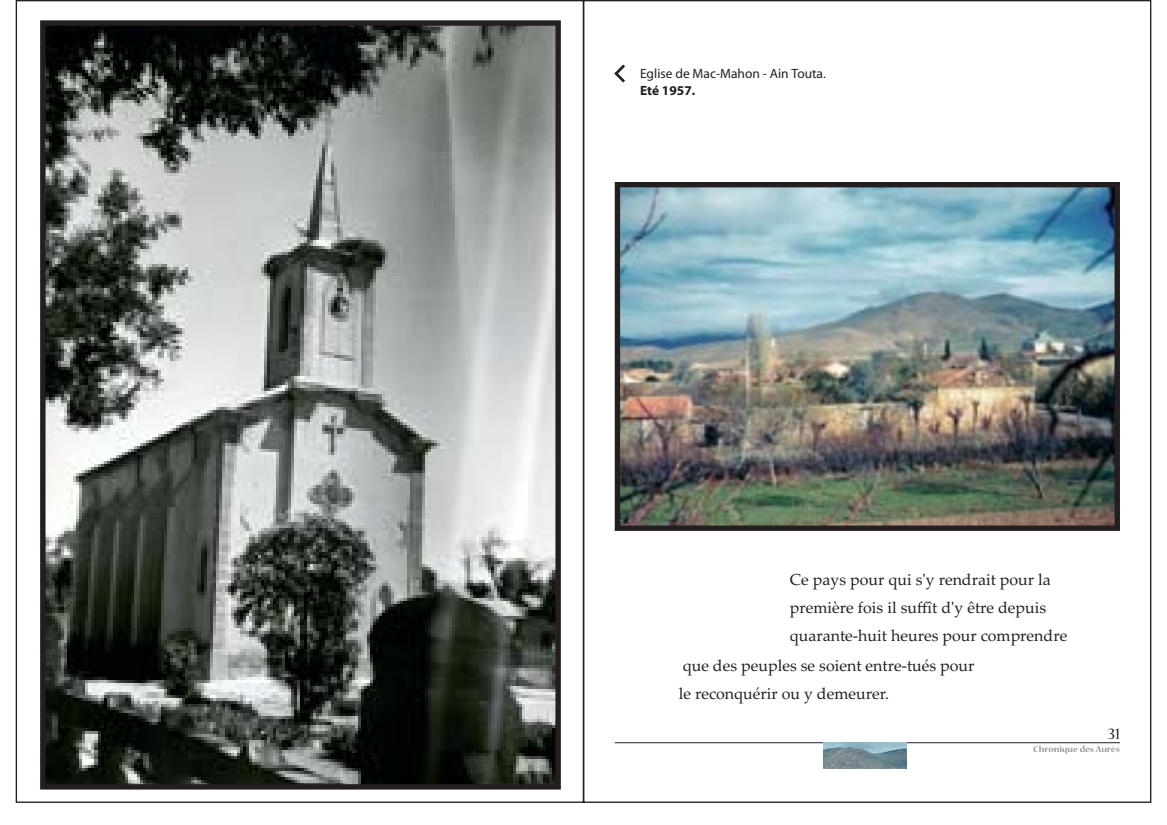


Merouana, **printemps 1959**

Après une longue histoire tumultueuse et
souvent dramatique, aujourd'hui entre l'Algérie
et la France c'est une affaire d'affection et de
passion du fait des liens que le passé
a tissés entre nos deux pays par des souvenirs
d'épreuves et de douleurs.

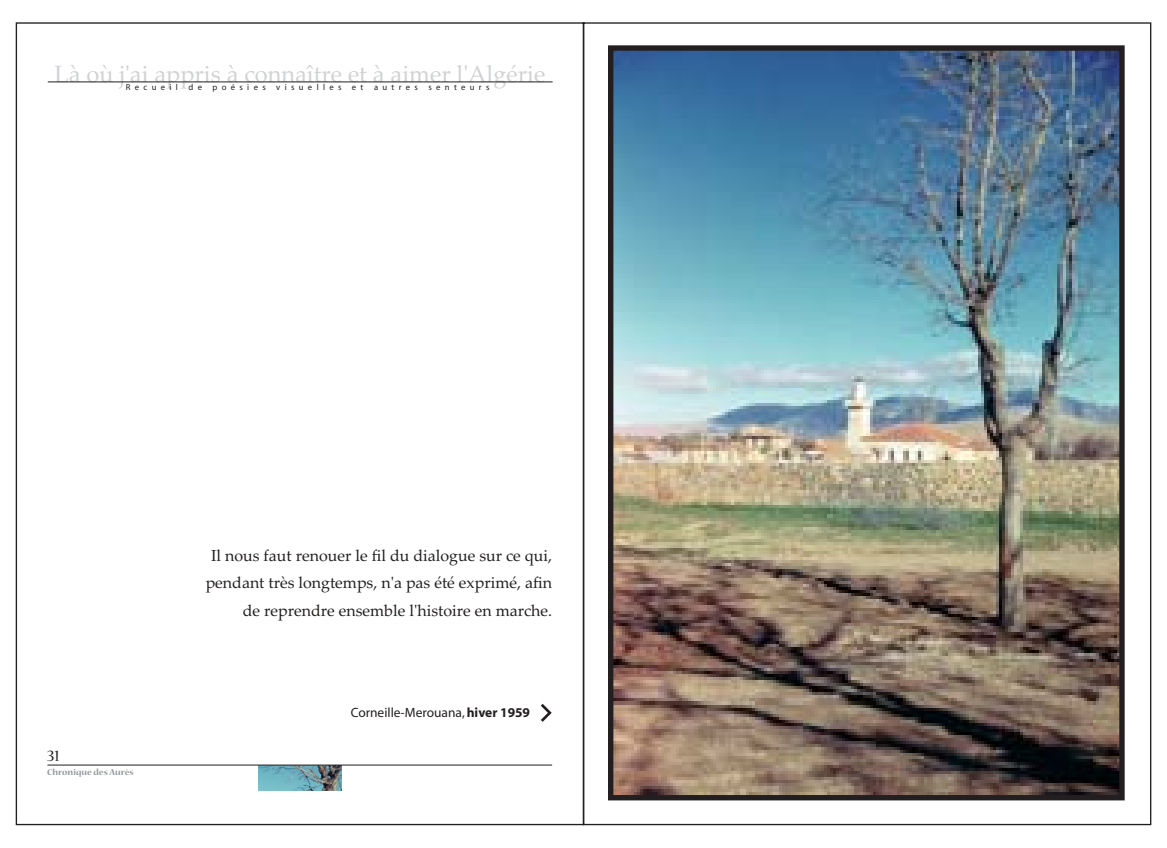
Mosquée de Mac-Mahon - **Ain Touta, 1957**

Lors de mon affectation au 2/7e RTA
à Mac-Mahon - Ain Touta, début d'un long périple
dans la région de Batna.



‹ Eglise de Mac-Mahon - Ain Touta.
Eté 1957.

Ce pays pour qui s'y rendrait pour la
première fois il suffit d'y être depuis
quarante-huit heures pour comprendre
que des peuples se soient entre-tués pour
le reconquérir ou y demeurer.

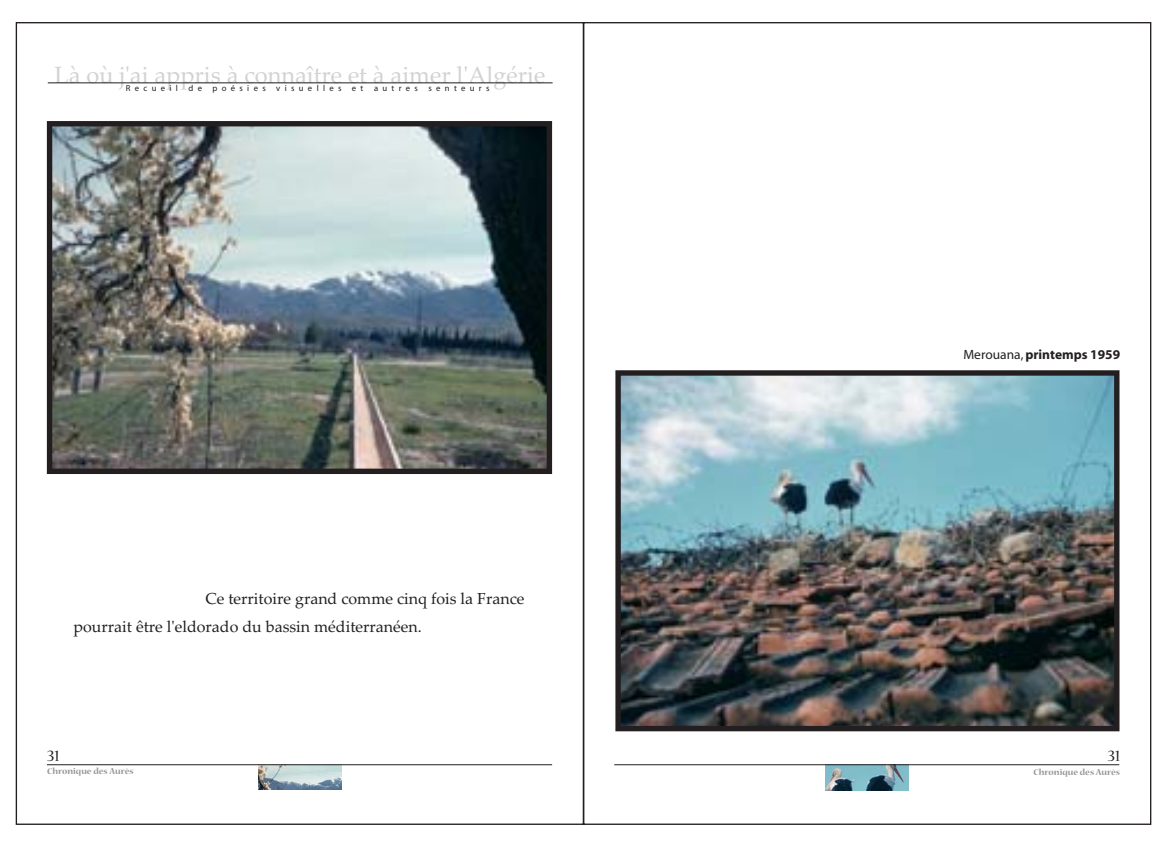


Il nous faut renouer le fil du dialogue sur ce qui,
pendant très longtemps, n'a pas été exprimé, afin
de reprendre ensemble l'histoire en marche.

Corneille-Merouana, **hiver 1959** ›

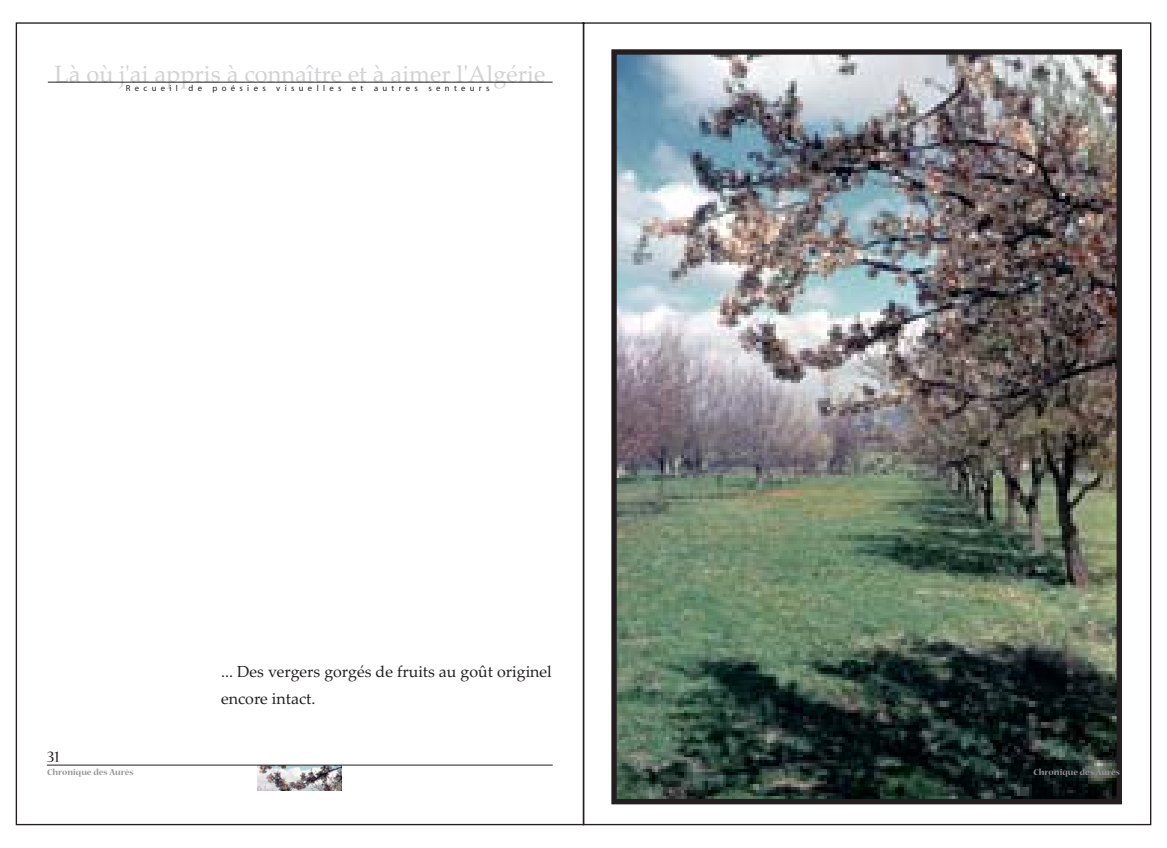
Lorsque l'histoire est passée, sa cruauté
s'allège et ce qui était l'indice de la domination
et de l'intrusion peut devenir sujet
d'émerveillement.

Ainsi, la France n'a pas laissé que la guerre.
Rome subjugua la Numidie
et autres lieux d'épopée, mais elle légua
ici, comme pour un ultime pardon, Tipasa et
Timgad, Hippone et Djamila qui en son
temps se nommait Cuicul.



Ce territoire grand comme cinq fois la France
pourrait être l'eldorado du bassin méditerranéen.

Merouana, **printemps 1959**



… Des vergers gorgés de fruits au goût originel
encore intact.

L'histoire
finira par
y voir clair

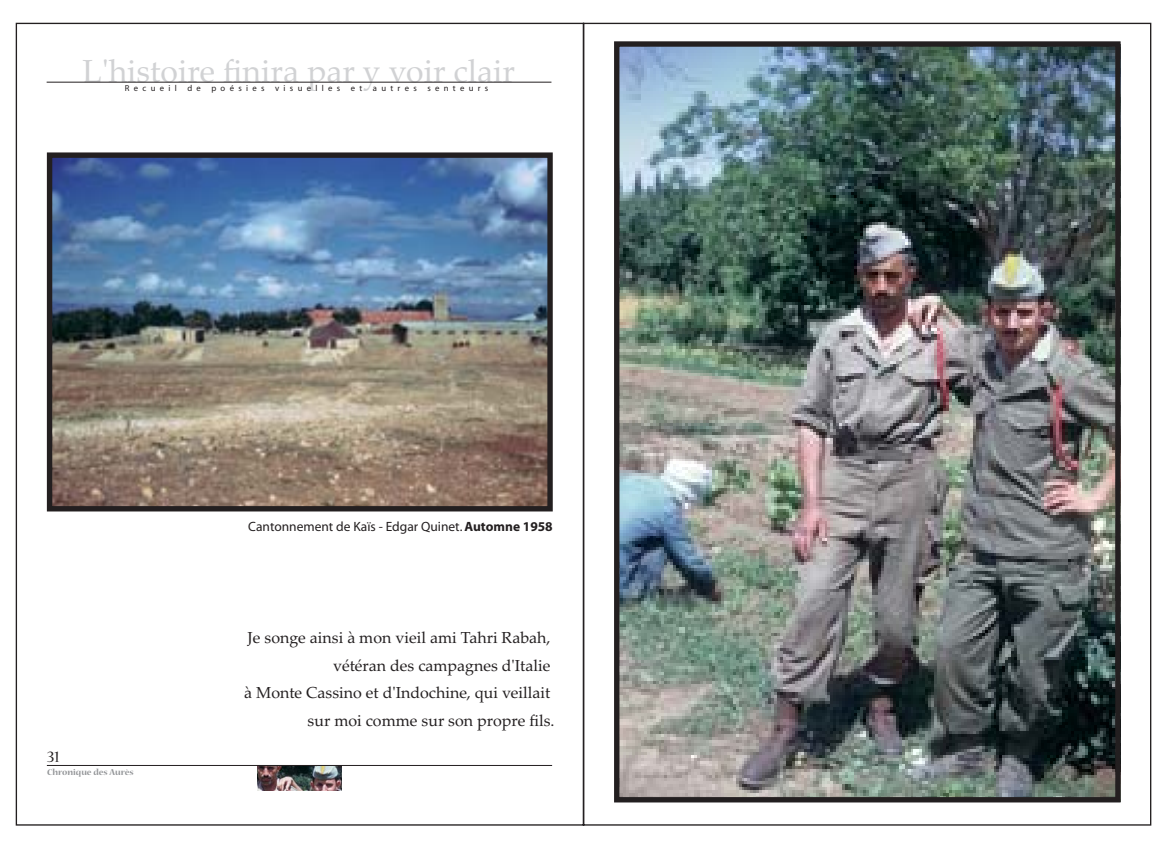
Le 2e Bataillon du 7e RTA

C'est une longue histoire que celle qui a
transformé l'anxiété de mon premier départ
pour l'Algérie en cette joie du retour bien des
années plus tard. Le gouvernement français de
l'époque avait sans doute cru me jouer un bon
tour en brisant une fois pour toutes mes
positions anticolonialistes par une mesure
disciplinaire assez exceptionnelle...

Non, ni la torture ni
les atrocités indicibles
commises en Algérie
n'étaient inéluctables.
Ceux qui les ont
perpétrées l'ont fait de
leur propre chef, c'est
leur responsabilité.
Rien ni personne ne
saurait le justifier.
Il faut le déclarer
aujourd'hui, on aurait
dû le faire beaucoup
plus tôt, même si des
voix se sont déjà
élevées que peu
de monde était prêt
à entendre.

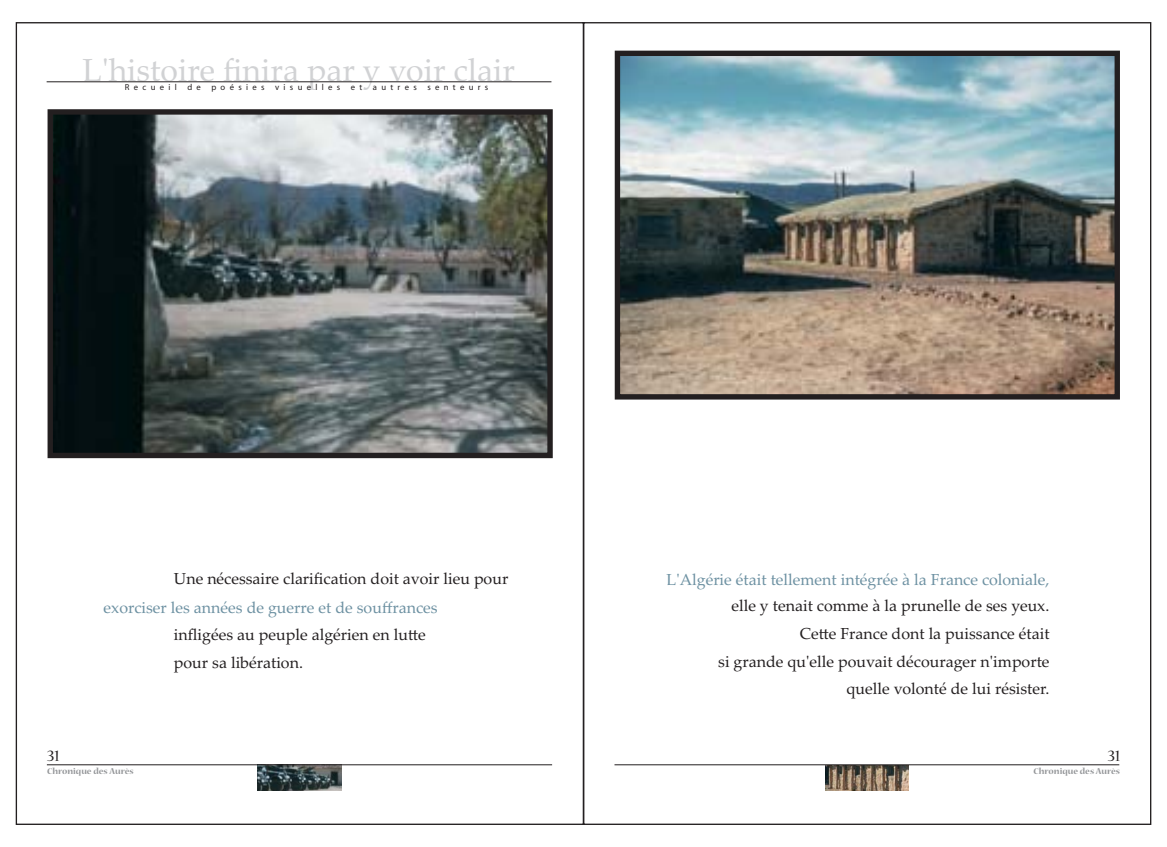
De combien de fées bienveillantes l'Algérie
n'a-t-elle pas été entourée à sa naissance
lorsque la hantaient encore le léopard et le
lion, lorsqu'elle n'était encore à personne ?

J'ai vu ce qui
se passait sur le terrain
mais par bonheur,
je n'ai jamais eu à
participer à un engagement
avec les combattants
algériens.



Cantonnement de Kaïs - Edgar Quinet. **Automne 1958**

Je songe ainsi à mon vieil ami Tahri Rabah,
vétéran des campagnes d'Italie
à Monte Cassino et d'Indochine, qui veillait
sur moi comme sur son propre fils.



Une nécessaire clarification doit avoir lieu pour
exorciser les années de guerre et de souffrances
infligées au peuple algérien en lutte
pour sa libération.

L'Algérie était tellement intégrée à la France coloniale,
elle y tenait comme à la prunelle de ses yeux.
Cette France dont la puissance était
si grande qu'elle pouvait décourager n'importe
quelle volonté de lui résister.

Afin que nul n'oublie la grandeur
de leur sacrifice, il est important aujourd'hui
que certains racontent ce qu'ont fait ces
femmes et ces hommes, le souvenir de leurs
actions héroïques, afin que cela ne meure
jamais et ne s'efface de la mémoire avec le
temps.

Après les premières semaines un peu
difficiles et déstabilisantes dans cet univers
ô combien différent de celui que je venais de
quitter, peu à peu j'éprouvais la sensation de
découvrir un monde nouveau, une civilisation
différente, au contact direct de mes camarades
jeunes appelés musulmans, incorporés de
force tout comme moi sous les drapeaux pour
une durée de 27 mois.

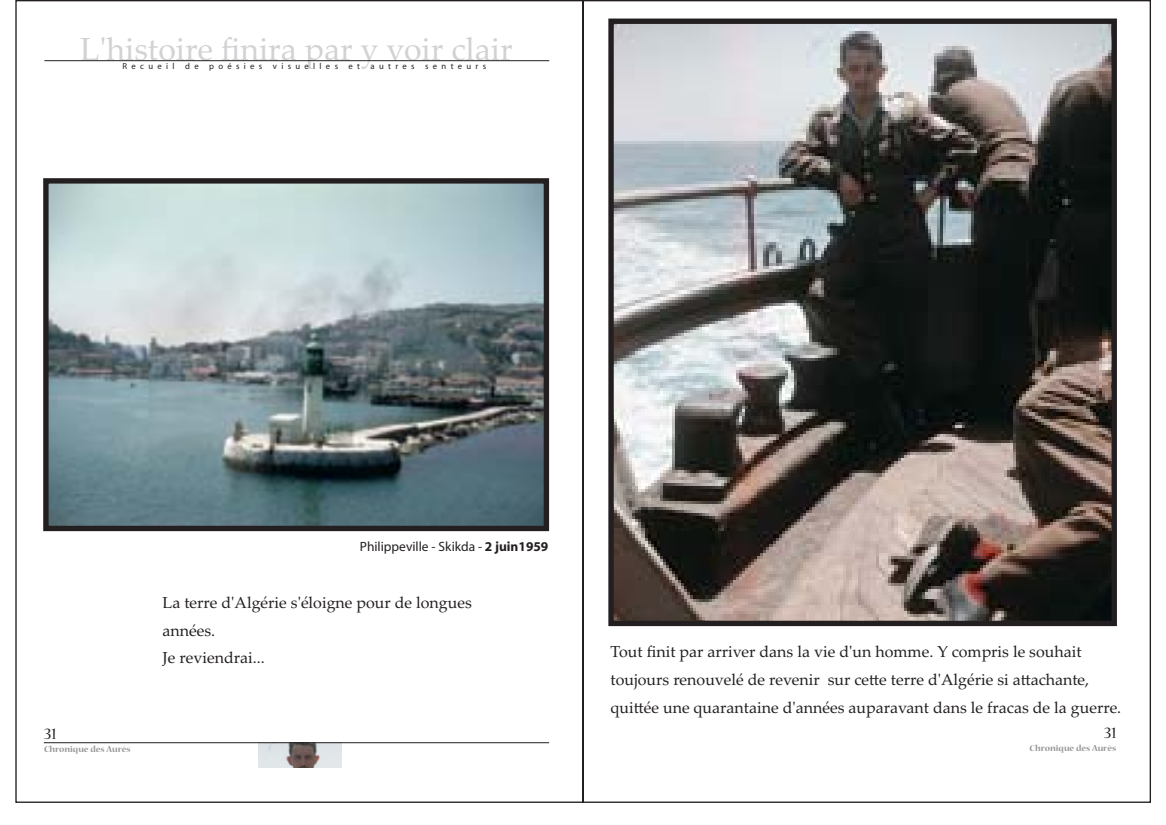
Mon envoi direct sur le terrain dès le premier jour
d'incorporation dans une unité de pointe, le 7e Régiment
de tirailleurs algériens, stationné dans les Aurès.

L'histoire finira par y voir clair.

Philippeville - Skikda. **Eté 1959**

Port de Philippeville - Skikda **à l'été 1959**

Il nous faut renouer le fil du dialogue sur ce qui,
pendant très longtemps, n'a pas été exprimé, afin
de reprendre ensemble l'histoire en marche.



Philippeville - Skikda - **2 juin1959**

La terre d'Algérie s'éloigne pour de longues
années.
Je reviendrai…

Tout finit par arriver dans la vie d'un homme. Y compris le souhait
toujours renouvelé de revenir sur cette terre d'Algérie si attachante,
quittée une quarantaine d'années auparavant dans le fracas de la guerre.

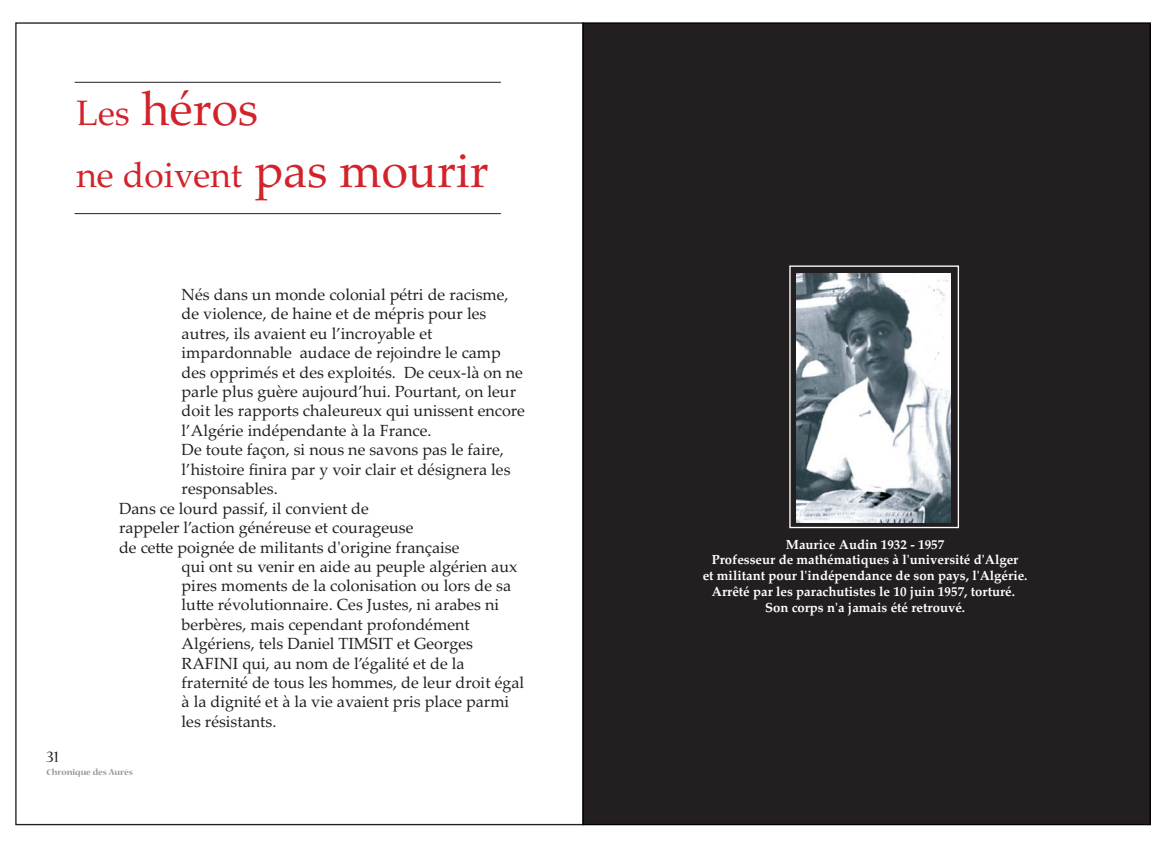
Et puis un jour, à force de l'avoir désiré, le déclic se produit :
mon retour sur le sol algérien à l'invitation de l'Unja pour
le 15e Festival international de la jeunesse en août 2001 dans
l'allégresse du rassemblement des jeunes du monde entier
qui ont sensiblement l'âge que j'avais en posant le pied pour la
première fois sur le sol algérien. Flot d'émotions considérable.

Août 2001. Ain Touta, Mac-Mahon, devant l'ancienne
villa du major, aujourd'hui centre de Protection Maternelle
et Infantile. ›

L'Algérie se devait de rendre
hommage aux Justes français
qui se sont battus aux côtés
des Algériens. Ils n'étaient pas
nombreux mais ils ont fait preuve
d'un immense courage. Pour moi,
ils représentent l'honneur de la
France.

Un monument qui fait référence à tous les Français engagés
aux côtés des Algériens, inauguré près
du Bastion 23, en juillet 2002, par le Président
de la République Algérienne, Abdelaziz Bouteflika,
lors du 40e anniversaire de l'Indépendance. ›

Ce monument réhabilite la mémoire de ces
oubliés de l'Histoire, véritables héros et acteurs
primordiaux de la révolution algérienne.
C'est un geste politique et symbolique
important qui rappelle le souvenir de ces Justes Français.
De cette France, patrie des droits de l'Homme,
terre de liberté, mère des révolutions et des
valeurs du siècle des Lumières. Grâce à eux,
l'image de la France dans le monde, ne perdit
pas tout à fait de son éclat au cours de cette
guerre abominable. Ils sont des exemples pour
notre époque qui manque cruellement de héros.



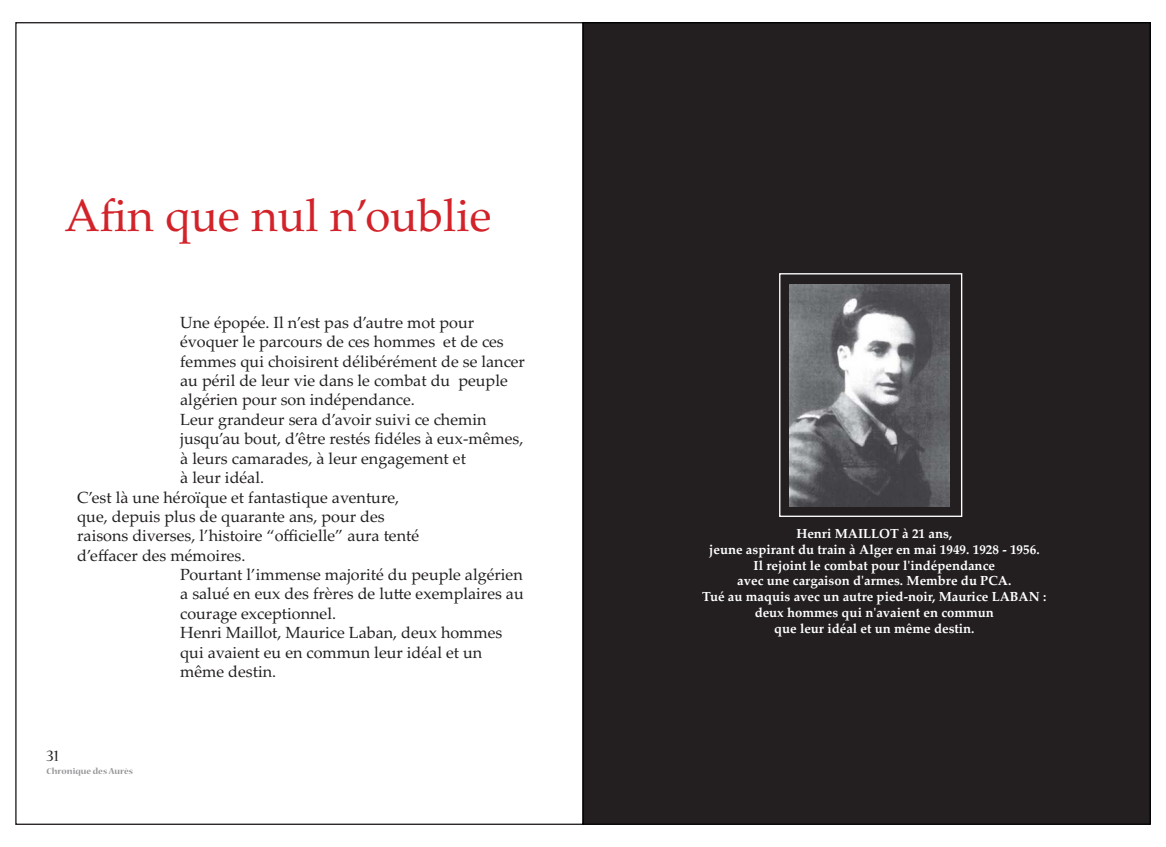
Les héros
ne doivent pas mourir

Nés dans un monde colonial pétri de racisme, de violence, de haine et de mépris pour les autres, ils avaient eu l'incroyable et impardonnable audace de rejoindre le camp des opprimés et des exploités. De ceux-là on ne parle plus guère aujourd'hui. Pourtant, on leur doit les rapports chaleureux qui unissent encore l'Algérie indépendante à la France.
De toute façon, si nous ne savons pas le faire, l'histoire finira par y voir clair et désignera les responsables.
Dans ce lourd passif, il convient de rappeler l'action généreuse et courageuse de cette poignée de militants d'origine française qui ont su venir en aide au peuple algérien aux pires moments de la colonisation ou lors de sa lutte révolutionnaire. Ces Justes, ni arabes ni berbères, mais cependant profondément Algériens, tels Daniel TIMSIT et Georges RAFINI qui, au nom de l'égalité et de la fraternité de tous les hommes, de leur droit égal à la dignité et à la vie avaient pris place parmi les résistants.

Maurice Audin 1932 - 1957
Professeur de mathématiques à l'université d'Alger et militant pour l'indépendance de son pays, l'Algérie.
Arrêté par les parachutistes le 10 juin 1957, torturé.
Son corps n'a jamais été retrouvé.

Ce sont des disciples de MONTESQUIEU, de VOLTAIRE et de Jean-Jacques ROUSSEAU, ces jeunes Français qui, d'une façon ou d'une autre, ont dit non à une guerre injuste. Il faut rappeler les grandes figures du docteur Pierre CHAULET, Christian Buono, André MANDOUZE, Fernand IVETON, Maurice AUDIN, Henri ALLEG et Maurice LABAN, le Biskri, brave entre les braves, qui parlait l'Arabe comme une mosquée et sera tué les armes à la main avec l'aspirant MAILLOT dans l'Ouarsenis, en juin 1956.
Et tous les autres, connus et anonymes qui ont contribué à écrire l'histoire de l'Algérie indépendante.
Malgré tous les efforts faits pour les chasser de l'histoire commune de la France et de l'Algérie, ces Justes laisseront dans nos mémoires leur trace incandescente et un message ineffaçable.

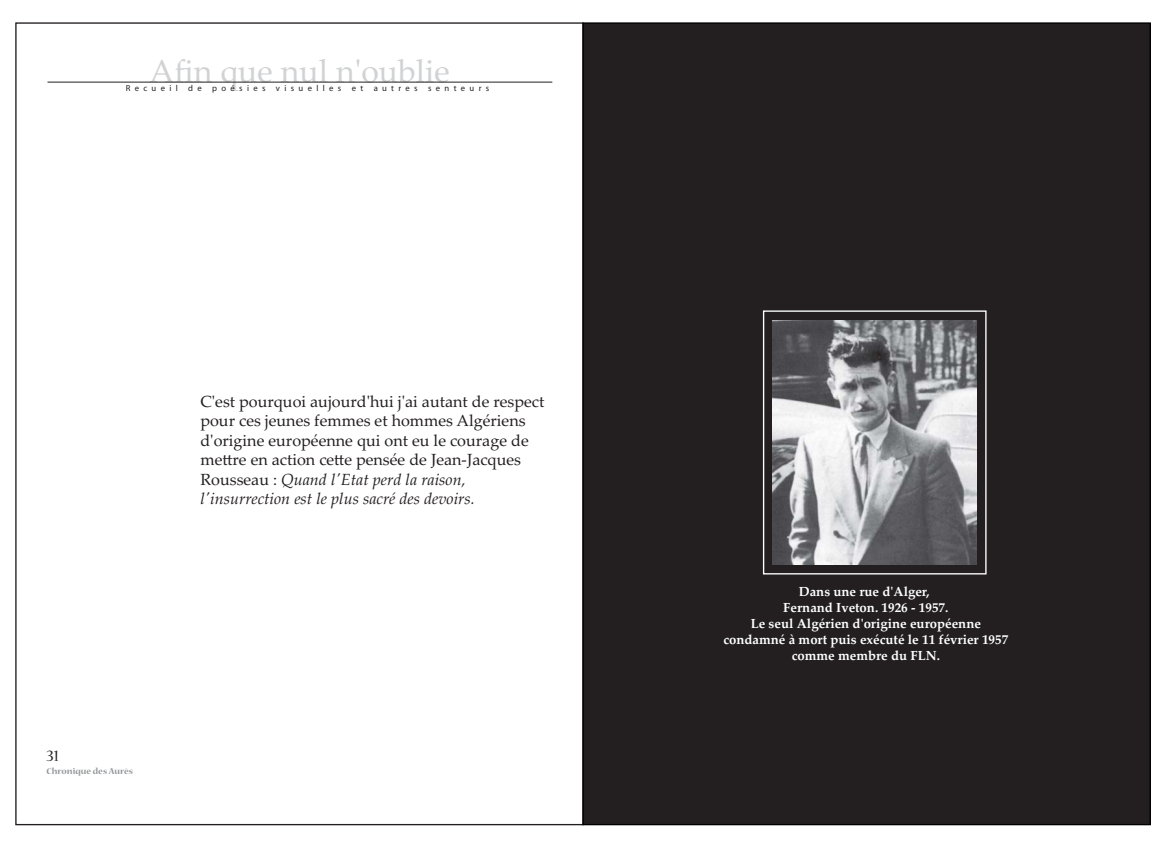
Maurice Laban.
Né à Biskra le 30 octobre 1914.
Ancien des Brigades Internationales et de la résistance anti-vichyste. Convaincu de la nécessitéde l'indépendance de l'Algérie, il est tué les armes à la main le 5 juin 1956 dans l'Ouarsenis.



Afin que nul n'oublie

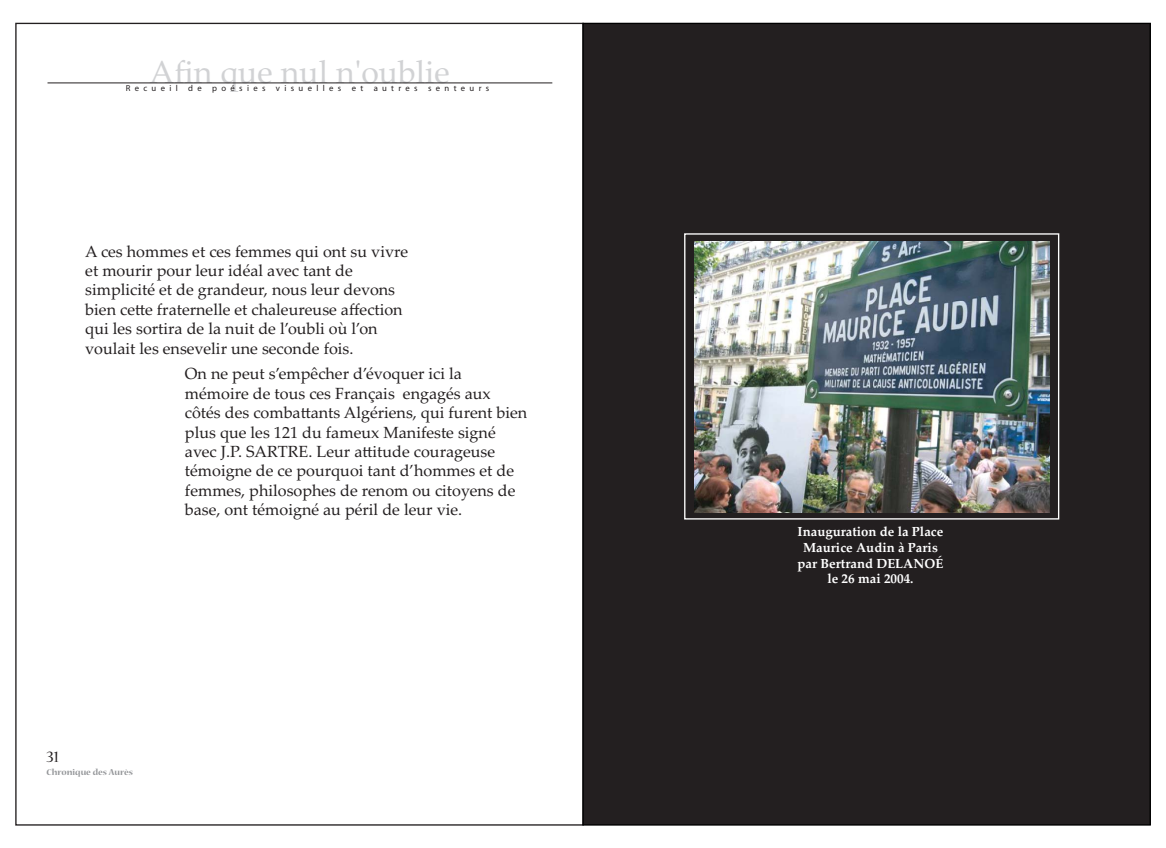
Une épopée. Il n'est pas d'autre mot pour évoquer le parcours de ces hommes et de ces femmes qui choisirent délibérément de se lancer au péril de leur vie dans le combat du peuple algérien pour son indépendance.
Leur grandeur sera d'avoir suivi ce chemin jusqu'au bout, d'être restés fidèles à eux-mêmes, à leurs camarades, à leur engagement et à leur idéal.
C'est là une héroïque et fantastique aventure, que, depuis plus de quarante ans, pour des raisons diverses, l'histoire "officielle" aura tenté d'effacer des mémoires.
Pourtant l'immense majorité du peuple algérien a salué en eux des frères de lutte exemplaires au courage exceptionnel.
Henri Maillot, Maurice Laban, deux hommes qui avaient eu en commun leur idéal et un même destin.

Henri MAILLOT à 21 ans,
jeune aspirant du train à Alger en mai 1949. 1928 - 1956.
Il rejoint le combat pour l'indépendance avec une cargaison d'armes. Membre du PCA.
Tué au maquis avec un autre pied-noir, Maurice LABAN : deux hommes qui n'avaient en commun que leur idéal et un même destin.



C'est pourquoi aujourd'hui j'ai autant de respect pour ces jeunes femmes et hommes Algériens d'origine européenne qui ont eu le courage de mettre en action cette pensée de Jean-Jacques Rousseau : *Quand l'Etat perd la raison, l'insurrection est le plus sacré des devoirs.*

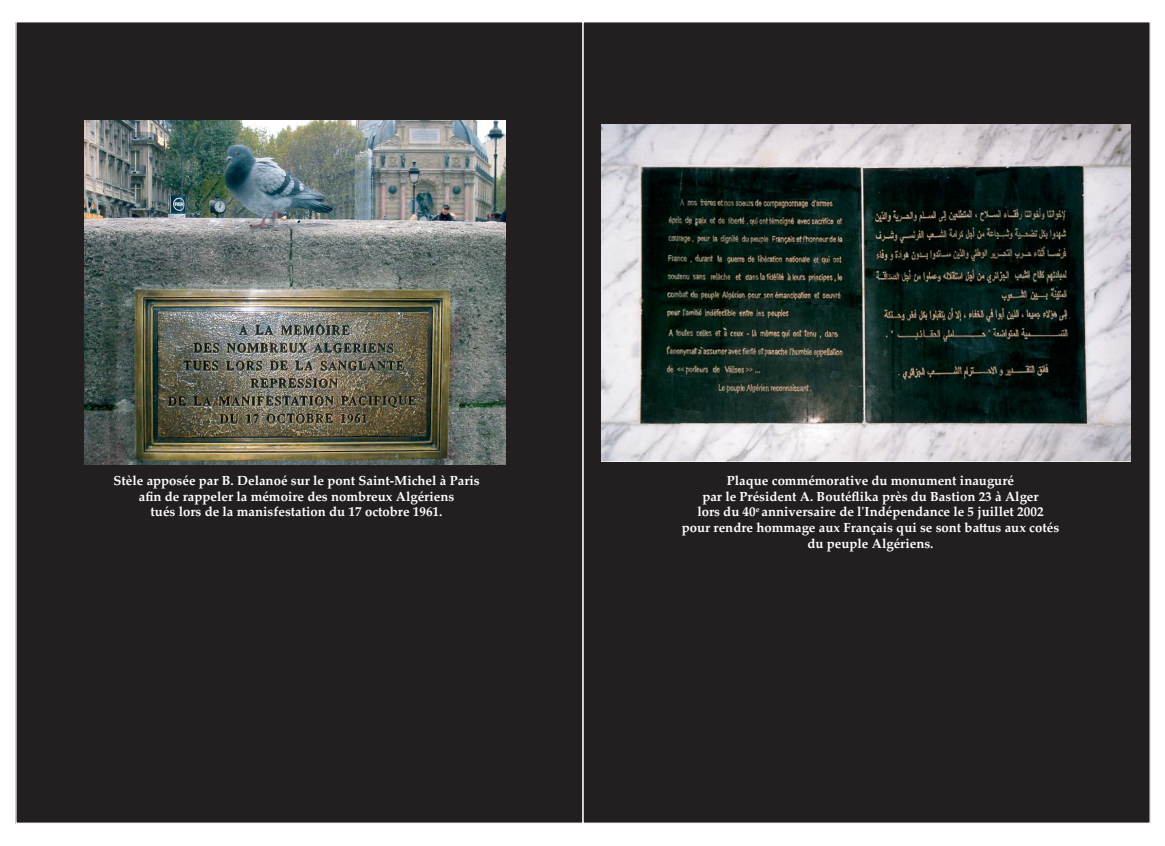
Dans une rue d'Alger,
Fernand Iveton. 1926 - 1957.
Le seul Algérien d'origine européenne condamné à mort puis exécuté le 11 février 1957 comme membre du FLN.



A ces hommes et ces femmes qui ont su vivre et mourir pour leur idéal avec tant de simplicité et de grandeur, nous leur devons bien cette fraternelle et chaleureuse affection qui les sortira de la nuit de l'oubli où l'on voulait les ensevelir une seconde fois.
On ne peut s'empêcher d'évoquer ici la mémoire de tous ces Français engagés aux côtés des combattants Algériens, qui furent bien plus que les 121 du fameux Manifeste signé avec J.P. SARTRE. Leur attitude courageuse témoigne de ce pourquoi tant d'hommes et de femmes, philosophes de renom ou citoyens de base, ont témoigné au péril de leur vie.

5e Arrt
PLACE
MAURICE AUDIN
1932 - 1957
MATHÉMATICIEN
MEMBRE DU PARTI COMMUNISTE ALGÉRIEN
MILITANT DE LA CAUSE ANTICOLONIALISTE

Inauguration de la Place Maurice Audin à Paris par Bertrand DELANOË le 26 mai 2004.



Stèle apposée par B. Delanoë sur le pont Saint-Michel à Paris afin de rappeler la mémoire des nombreux Algériens tués lors de la manifestation du 17 octobre 1961.

Plaque commémorative du monument inauguré par le Président A. Bouteflika près du Bastion 23 à Alger lors du 40e anniversaire de l'Indépendance le 5 juillet 2002 pour rendre hommage aux Français qui se sont battus aux cotés du peuple Algériens.

Les héros ne doivent pas mourir

samedi 2 novembre 2002, par Olivia Marsaud

Le président algérien Abdelaziz Bouteflika a inauguré cet été une stèle à la mémoire des Français qui ont combattu aux côtés des Algériens lors de la guerre de libération. Un geste politique et symbolique fort, passé inaperçu. Alors que le 1er novembre marque en Algérie l'anniversaire du déclenchement de la révolution armée, un ancien appelé revient sur la réhabilitation de ces héros oubliés.

Ils s'appelaient Maurice, Raymonde, Henri ou Lucette. Français d'Algérie, ils ont combattu auprès des Algériens lors de la guerre de libération. Pourtant, peu d'entre eux sont sortis de l'anonymat. En juillet dernier, le président Abdelaziz Bouteflika a inauguré une stèle, située à Alger entre la place des Martyrs et l'entrée de la commune de Bab el Oued, réhabilitant ses " porteurs de valises " oubliés. Un hommage porté à ces hommes et femmes " épris de paix et de liberté, qui ont témoigné avec sacrifice et courage, pour la dignité du peuple français et l'honneur de la France, durant la guerre de libération nationale et qui ont soutenu sans relâche et dans la fidélité à leurs principes, le combat du peuple algérien pour son émancipation ". Alors que l'Algérie commémore le 48e anniversaire du déclenchement de la révolution armée (le 1er novembre 1954), René Fagnoni, secrétaire-général du Comité de groupe Socpresse-Le Figaro et ancien appelé, revient sur la symbolique de cette stèle qu'il a appelée de ses voeux.

Afrik : Vous avez milité pour que cette stèle existe pourquoi ?

René Fagnoni : Cette stèle réhabilite la mémoire de ces oubliés de l'Histoire, véritables héros et acteurs primordiaux de la Révolution algérienne. Elle leur rend justice et fait écho à la plaque dévoilée par Bertrand Delanoë en octobre 2001 à Paris, sur le pont Saint-Michel, rendant hommage aux manifestants algériens morts le 17 octobre 1961. L'Algérie se devait de rendre hommage aux Justes français qui se sont battus aux côtés des Algériens. Ils n'étaient pas nombreux mais ont fait preuve d'un immense courage. Pour moi, ils représentent l'honneur de la France. Ils ont permis que dans cette guerre abominable l'éclat de la France en tant que terre des libertés, mère des Révolutions et des valeurs du siècle des Lumières ne soit pas totalement terni. Et ils sont des exemples pour notre époque qui manque cruellement de héros.

Afrik : L'inauguration a été très discrète...

René Fagnoni : C'est en effet un geste politique important qui est complètement passé inaperçu. Mais c'est déjà un pas. Les gouvernements français successifs n'ont jamais accepté le caractère héroïque de la démarche de ces Français et les Algériens ont mis très longtemps à le reconnaître. A tel point que le corps de Maurice Laban n'a été rapatrié ni par la France ni par l'Algérie. Cette dernière a donné la priorité à ses propres martyrs, malheureusement très nombreux. 1,5 million d'Algériens sont morts à l'époque, sur une population de 9 millions de personnes.

Afrik : A quels personnages fait référence cette stèle ?

René Fagnoni : A tous les Français anonymes engagés aux côtés des Algériens. Et en particulier à Maurice Laban, à qui l'historien Jean-Luc Einaudi a consacré un ouvrage *. Natif de Biskra, où ses parents étaient instituteurs, il s'engage d'abord dans les Brigades internationales durant la Guerre d'Espagne. Il en revient avec de graves blessures. Membre du Parti communiste algérien (PCA), il rejoint le maquis aux côtés du FLN et sera tué le 5 juin 1956, en même temps que l'aspirant Maillot. Il a alors 42 ans. Quant à Henri Maillot, militant du PCA de 24 ans, aspirant rappelé dans l'armée française, il déserte en avril 1956 avec un stock d'armes. Il est pris vivant par les militaires et alors qu'on veut lui faire crier " Vive la France ", il s'exclame " Vive l'Algérie indépendante ! " avant de tomber sous une rafale. Il faut citer aussi l'infirmière Raymonde Peschard, arrêtée, torturée, violée et massacrée en août 1959, à 25 ans.

Afrik : Mais l'Algérie a déjà donné des noms de Français ayant combattu aux côtés des Algériens à des rues ou des bâtiments...

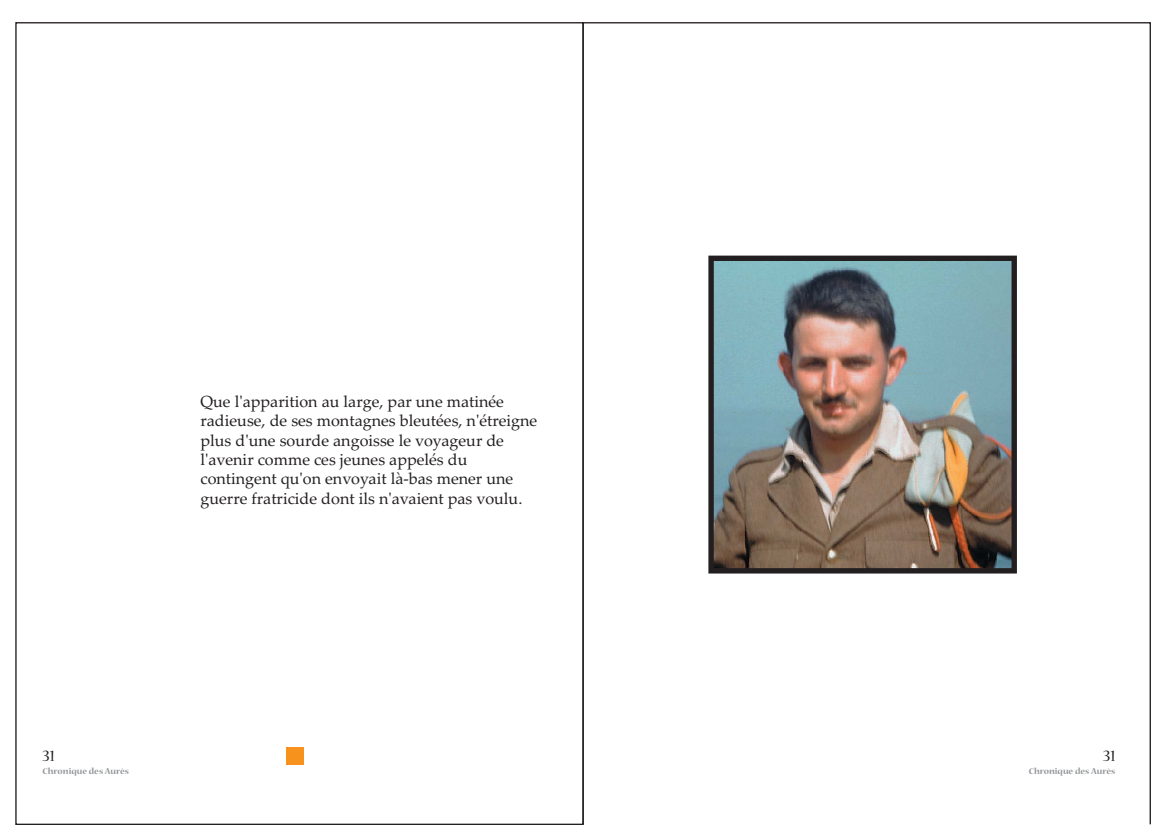
René Fagnoni : Si vous parlez de l'Hôpital Maillot, il n'a rien à voir avec l'aspirant en question. L'établissement portait ce nom bien avant qu'Henri Maillot ne déserte. En revanche, une rue Maurice-Laban a été inaugurée à Biskra l'année dernière. Mais dans la région de Batna, où est tombée Raymonde Peschard, qui se souvient d'elle ? A l'inverse, on commémore chaque année la mort de Massika Ziza, infirmière du même âge que Raymonde, tuée par un éclat d'obus lors d'un bombardement en petite Kabylie. Plusieurs bâtiments publics portent même son nom.

Afrik : Quelle a été votre expérience de l'Algérie pendant la guerre ?

René Fagnoni : Jeune appelé, j'ai été envoyé, pour briser mes velléités anti-colonialistes, en Algérie de mars 1957 à mai 1959. J'ai été incorporé dès le premier jour dans le 7e régiment de tirailleurs algériens, stationné dans les Aurès et composé à 80% de musulmans. C'est dans cette région, près de Batna, que j'ai appris à aimer l'Algérie et ses habitants avec lesquels j'ai noué des liens très forts. J'ai vu ce qui se passait sur le terrain mais par bonheur, je n'ai jamais eu à participer à un engagement avec les combattants algériens. C'est pourquoi aujourd'hui, j'ai autant de respect pour ces jeunes hommes et femmes français qui ont eu le courage de mettre en action cette phrase de Jean-Jacques Rousseau : " Quand l'Etat perd la raison, l'insurrection est le plus sacré des devoirs ".

---

* Un Algérien, Maurice Laban de Jean-Luc Einaudi (Cherche midi éditeur, Paris, 1999).



Que l'apparition au large, par une matinée radieuse, de ses montagnes bleutées, n'étreigne plus d'une sourde angoisse le voyageur de l'avenir comme ces jeunes appelés du contingent qu'on envoyait là-bas mener une guerre fratricide dont ils n'avaient pas voulu.

Cet ouvrage a été réalisé par
Art'Kange
EDITIONS
artkange2004@yahoo.fr
Photos : René Fagnoni - fagnoni@voila.fr
Imprimé en Algérie